

LA LIQUIDATION DE LA QUESTION KURDE... RENCONTRE  
AVEC HAGOP BALIAN..... LA PHILATELIE EN AR  
MENIE..... FARADIAN LA RELEVE... LA RADIOSCOPIE  
DE J.-M. CARZOU..... CHARLEMAGNE ET LAMARTINE

ARMENIA - MENSUEL - NOUVELLE SERIE N° 6 - JUIN 1975 - 5 F.

# armenia



EREVAN



BEYROUTH



Fonds A.R.A.M. NEW YORK

le soixantenaire... à travers la presse



par André Guironnet

# éditorial

Ça va mieux en le disant ! C'est le titre d'une rubrique de Télérama, l'excellent hebdomadaire de radio et de télévision. Dans le numéro 1.321 du 7 mai de notre confrère, à la page 106, on trouve dans cette rubrique une lettre du Père J.-P. Manges dont nous reproduisons le texte dans nos colonnes voisines. Cette lettre s'insurge contre la suppression, à la veille du 24 avril, d'une émission consacrée aux Arméniens.

Voilà une lettre qui devrait donner à réfléchir à de nombreux Arméniens et en particulier à ceux qui pensent qu'il n'y a plus de problème arménien, que 60 ans après il n'y a plus rien à faire, que de toute façon cela ne les concerne pas parce qu'ils sont Français et non plus Arméniens.

Comment ! Il n'y aurait plus de problème arménien, il n'y aurait plus rien à faire, cela ne les concernerait pas et cela concernerait un ecclésiastique français qui doit avoir pourtant, sans doute, bien d'autres chats à fouetter. Cela concernerait aussi de nombreuses personnalités françaises qui prennent ou ont souvent des positions nettement favorables aux Arméniens.

Mon propos n'est pas de vouloir jouer les moralistes, ni de vouloir donner des leçons de conduite à quiconque, mais je pense que « ça va mieux en le disant » ; et le fait que des gens qui ne sont pas concernés directement par le problème arménien, s'y intéressent activement, prouverait, s'il en était besoin, qu'il y a effectivement quelque chose à faire.

Alors, que faut-il faire ? Tout d'abord déterminer qu'il y a sans doute parmi les Arméniens :

- ceux qui se sentent concernés et qui agissent,
- ceux qui se sentent concernés et qui ne font rien,
- ceux qui ne se sentent pas concernés.

Aux premiers, je dirai qu'un grand pas a été fait cette année à l'occasion du 24 avril avec toutes ces nombreuses manifestations à travers la France et le monde accompagnées de défilés impressionnants, et qu'il faut profiter de ce succès pour engager une action au plus haut niveau et porter le problème arménien devant les grandes instances internationales. Mais qu'il faut aussi trouver des arguments pour, d'une part, « récupérer » les associations qui ont cru bon de faire leur petite manifestation personnelle, et, d'autre part, motiver la majorité des Arméniens, les convaincre qu'il y a quelque chose à faire, et leur donner les moyens de le faire.

Aux seconds, qui se sentent concernés et qui pourtant ne font rien, par manque de temps, disent-ils pour la plupart, je dirai que les causes nobles méritent quelques sacrifices. Je dirai aussi qu'il ne faut pas penser que ceux qui agissent n'ont « que ça à faire ». J'en connais beaucoup, qui, en dépit d'activités professionnelles souvent harassantes, consacrent de nombreuses heures par semaine, au détriment de leur juste part de repos et parfois de leur santé, à ce qu'ils considèrent comme leur devoir.

Aux derniers, qui ne se sentent plus concernés, par méconnaissance du problème, par réaction à une certaine ségrégation qui aurait pu les traumatiser ou, tout simplement par égoïsme, comme me l'a avoué l'un d'entre eux, je demanderai, avant de s'enfermer définitivement dans leur refus, de participer de se placer, honnêtement, au moins une fois en face du problème arménien. Qu'ils essaient de déterminer en toute conscience si oui ou non ils doivent être concernés, en se disant que quoi que l'on fasse, on ne peut renier ses origines. Qu'ils se demandent si toutes les souffrances subies par leur famille, leur peuple, leur pays ne demandent pas réparation, afin que chose semblable ne puisse se reproduire. Qu'ils se disent aussi que ce n'est pas une raison parce qu'eux-mêmes, leurs parents ou leurs grands-parents ont eu la chance de trouver refuge dans un pays épris de liberté, pour rester indifférent à ce qui peut ou a pu arriver à leurs frères de race dans leur pays d'origine. De toute façon, quand on a eu cette chance, je pense que l'on a une dette, non pas envers la France, qui ne demande rien et n'a fait que remplir sa mission de porte-drapeau des pays épris de liberté, mais envers l'humanité toute entière. Cette dette ne peut s'acquitter qu'en agissant activement pour essayer d'éviter qu'une telle barbarie puisse à nouveau se donner libre cours. Qu'ils comprennent que cette action peut prendre les formes les plus diverses, telle celle qu'ont entrepris les médecins arméniens.

A tous, je dirai qu'il est grand temps d'envisager une action de grande envergure, une grande action concertée à l'échelle mondiale et qu'il faut mobiliser tous les Arméniens pour mener à bien cette action.

Arménia a des propositions très concrètes à faire dans ce sens, mais comme ce problème concerne absolument tous les Arméniens, nous ouvrons dès aujourd'hui, le dossier « Plan d'action en faveur d'un règlement définitif du problème arménien ». Nous vous invitons donc à nous envoyer toutes vos suggestions dans ce domaine et nous tâcherons d'extraire de la confrontation de toutes les idées reçues, un plan d'action cohérent et efficace.



## ARMENIA

2, place de Gueydan  
13120 Gardanne

### CONSEIL D'ADMINISTRATION

#### PRESIDENT

Jean Kabrielian

#### VICE-PRESIDENT

Jacques Tarpinian  
André Guironnet

#### SECRETAIRE

Anais Doroumian

#### TRESORIER

Jacques Cassabalian

#### MEMBRES

Aram Chehiguiian  
Artakin Hagopian  
Ohan Hekimian

### DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Ohan Hekimian

### REDACTEUR EN CHEF

André Guironnet

### SECRETAIRE DE REDACTION

Anais Doroumian

### REDACTEURS

Jean Marie Alibert  
Garo Poladian  
Raymond Chehiguiian  
Marcel Démirdjian  
Christian Manoukian  
Varoujan Arzoumanian

### RELATIONS EXTERIEURES ET PUBLICITE

Jean Kabrielian

### PROMOTION VENTE ABONNEMENTS

Jacques Cassabalian  
Artakin Hagopian

### GESTION

Ohan Hekimian

### MAQUETTE

Varoujan Arzoumanian

### IMPRIMERIE

Esmenjaud-Lafon  
Chemin Aires. Gardanne

### ABONNEMENTS

2, place de Gueydan  
13120 Gardanne  
Tél. 22.43.41

Tarifs/10 numéros : 40 F.

Prix du numéro : 5 F

Fonds A.R.A.M

# courrier des lecteurs

## FAUSSE ADRESSE ?

*A la suite de l'article sur la Maison de la Culture paru dans le N° 3 d'Arménia, nous avons reçu une réponse de M. Antranig Der Nichanian, parue dans le N° 5.*

*A la suite de cette lettre notre collaborateur, Varoujan Arzoumanian, signataire de l'article, avait personnellement écrit à M. Der Nichanian. Malheureusement l'enveloppe lui a été retournée avec la mention « Retour à l'Envoyeur ». C'est pourquoi nous publions ci-dessous cette lettre.*

Monsieur,

Etant attaché à la mise en page d'un nouveau numéro d'Arménia, j'ai pris connaissance de la lettre que vous avez adressée à propos de mon article sur la maison de la culture.

Bien que ne m'étant pas favorable, votre lettre m'a procuré un vif plaisir, car elle montre que les grands problèmes concernant les Arméniens ne laissent pas tout le monde indifférent.

A la lecture de votre courrier, je m'aperçois que vous vous attachez plus au principe même de l'édification de la M.C.A. et du soutien qu'elle mérite, qu'au fond du problème : pourquoi construire et comment va-t-on construire ?

Que la M.C.A. soit une aspiration de beaucoup d'Arméniens, c'est entendu. (Relisez mon introduction). Cela a été un rêve pour beaucoup. Pour moi aussi. Et un rêve quotidien depuis mon engagement dans des associations arméniennes. En écrivant cet article tout simplement, je voulais faire en sorte que, demain, ce rêve ne soit pas déçu.

Vous ne répondez jamais aux remarques purement architecturales ou bien d'organisation (participation de tous, décision...). Une fois que l'on s'est félicité, et que l'on a félicité les promoteurs de la MCA (je l'ai fait en son temps : il y a trois ans, à l'achat des bâtiments. Les braves aveugles et inefficaces, c'est lassant). Il faut s'attacher à ce que celle-ci se réalise dans les conditions optimales. C'est uniquement dans cette perspective que je me plaçais en écrivant l'article.

Vous parlez de l'animation de la maison. Vous avez raison de souligner ce point. C'est le plus important. Mais il ne faut pas oublier que l'animation future dépendra étroitement du cadre bâti dans lequel elle va s'inscrire. L'animation ne concerne pas simplement des relations entre individus. C'est tout une somme de facteurs interdépendants. Si les bancs du parvis de la Défense à Paris sont vides, ce n'est pas un hasard.

Quand à la société décadente, je pensais qu'elle était trop présente dans notre vie quotidienne pour qu'il faille se lancer dans de longues démonstrations. Ces « prétendues activités » ne sont, de mon point de vue, qu'un système de « refroidissement » (par analogie aux centrales nucléaires) afin que les individus ne « s'échauffent » pas aux perspectives pessimistes d'un avenir des plus sombres (cf. Club de Rome).

Veillez croire, Monsieur, à l'expression de mes sentiments patriotiques les plus sincères.

Varoujan Arzoumanian.

## L'INTERET DE LA JEUNESSE

Nous nous réjouissons de la réapparition d'Arménia : un journal où enfin, chaque arménien peut s'exprimer.

Nous constatons un renouveau tant dans la forme que dans le fond de ce dernier.

Nous vous félicitons de l'ouverture de ses colonnes à la jeunesse ; à cet égard nous remercions l'auteur de l'article « La Maison de la Culture : oui mais... » — Varoujan qui reflète très clairement l'intérêt que porte aujourd'hui la jeunesse arménienne à tous les problèmes qui concernent le devenir de notre peuple tant au stade de la participation à la prise des décisions qu'à leurs réalisations.

Ceci montre aussi le désir de prendre la relève avec plus de rigueur et de réalisme et avec une autocritique constructive.

Un groupe d'étudiants arméniens d'Aix.

## LES IMMIGRES DE VALENCE

Nous avons lu avec intérêt dans le N° 2 d'Arménia, la partie de la lettre de Mme B., de Granges-les-Valence, concernant les immigrés arméniens, qui affluent depuis quelques années dans la région valentinoise, fuyant le Moyen-Orient.

Mme B., sera soulagée d'apprendre que tous ces Arméniens sont pris en charge par la communauté, c'est-à-dire par l'Union Nationale ou quelques autres personnalités

bien connues qui se dépensent bénévolement pour les aider. Ils leur procurent souvent une aide financière et à tous du travail, avec le concours bienveillant des autorités préfectoriales et du Service Départemental de la Main-d'Œuvre.

D'autre part, l'UGAB organise des cours hebdomadaires de français qui sont régulièrement suivis par de nombreux gens ne parlant pas notre langue.

Nous voudrions profiter de cette lettre pour vous encourager à continuer dans votre voie en essayant de renforcer l'amitié franco-arménienne ainsi que les liens entre Arméniens de toutes tendances.

Union Nationale  
Ephories des Eglises Arméniennes de Valence et des environs.

## A PROPOS DE BOURDARIAS

J'ai lu avec une très grande émotion l'article de M. Jean BOURDARIAS du Figaro dans Arménia du mois d'avril dans lequel il y a quelques passages contestables.

Lorsqu'il écrit que la juridiction de Saint Etchmiadzine s'étend à l'intérieur de l'Etat Soviétique, l'Europe, l'Amérique du Sud, les pays du Moyen-Orient, l'Inde, l'Australie et les pays Balkans, il est exact qu'une partie de l'église de l'Amérique du Nord ne reconnaît pas le Saint-Siège d'Etchmiadzine, mais l'Archevêché de New-York qui est dirigé par son Excellence Monseigneur Torkom Manoukian qui a sous sa juridiction un nombre bien plus important que l'archevêque représentant le Siège d'Antelias et que les églises catholiques et protestantes ont des liens très étroits avec l'archevêque Torkom ce qui est un point très important sur le plan religieux. Etant le représentant personnel de SS Vasken 1er patriarche de tous les arméniens, il y a également le Canada, la Californie et d'autres diocèses. J'ai l'impression qu'il y a un grand mélange dans cet article : qu'il y ait un nombre satisfaisant d'ordinations au siège d'Antelias cela nous réjouit grandement, qu'il y ait à ce jour des jeunes Arméniens pour prendre la relève, de quelque juridiction qu'il soit, l'essentiel est que cela continue, mais de là à sous-entendre que le Patriarche de Jérusalem est sous l'obédience de SS Khoren 1er, cela est trop flagrant.

J'ajoute qu'il y a également le patriarcat de Constantinople qui est sous l'obédience de Saint Etchmiadzine où il y a bien sûr,

les ordinations, mais qu'il n'y a pas de moines aux confins de la Turquie.

J'écris cela pour rectifier à mon avis une erreur complète des faits. L'imprimerie du SS d'Arménie en Arménie a une revue mensuelle Etchmiadzine qui ne reproduit pas que les réceptions et des articles sur les monuments, mais des laïques et des religieux font des articles sur des sujets divers ; à ma connaissance les mensuels d'Antelias, Jérusalem, Istambul ne font pas autre chose que d'écrire sur des sujets concernant notre Eglise ou notre histoire passée. Il a été imprimé il y a deux ans 20.000 exemplaires d'évangiles dans les deux langues arméniennes et que chaque mois sur la page rectale du mensuel il y a en résumé une annonce à ce sujet ; bien sûr tout n'est pas parfait comme nous le voudrions, mais si les laïques et surtout les politiciars s'occupaient d'avantage de ce qui les regarde et non de ce qui ne connaissent même pas ; c'est à dire que l'Eglise est la propriété et le centre spirituel de l'Ame Arménienne qui l'a toujours gardé dans la Foi de ses ancêtres, que ces Messieurs aient la compréhension de laisser le clergé entre eux et la réunification de l'Eglise Arménienne ne tardera pas à apparaître dans sa splendeur comme du temps du défunt Catholikos Karekin.

En résumé, l'église qu'elle soit de la Diaspora ou d'Arménie Soviétique, est sur le chemin de la chrétienté et de la continuité de nos pères.

RHATCHIK KAPRIELIAN  
DIACRE

## FELICITATIONS

Bravo ! Pour votre remarquable publication qui correspond parfaitement à nos aspirations.

A Romans, nous possédons une Amicale très active qui s'est fixée un but, créer la Maison de l'Arménie sur un terrain de 3.300 m<sup>2</sup> situé en bordure de l'Isère. Nous appelons cette propriété « SEVAN ».

Jacques TCHEKEMIAN  
Romans.



LOCATION ET VENTE

Matériel  
de travaux publics  
et industrie

**Zanetti s.a.**

Chemin Départemental N° 2  
Ancienne Route d'Aubagne — Saint-Menet  
13011 Marseille — Tél. 43.90.01

AGENCE :  
Route d'Arles  
13270 Fos-sur-Mer — Tél. 05.00.78

**réal**  
tricots

215, bd. de la Libération. Tél : 64.09.22  
217, rue de Rome. Tél : 48.76.96  
55, rue de Rome. Tél : 33.89.89  
13. Marseille

Ouverture à Pertuis  
Avenue de Verdun, 84120 Pertuis  
Tél. 930

**HOTEL  
SEVAN** ★★★ NN

grand confort, piscine chauffée,  
restaurant, grill, parc, parking,  
salles pour conférences, banquets,  
séminaires...

**MANUFACTURE  
SAINT THEODORE**

21-25, rue d'Orient  
13010 Marseille  
Tél. 47.63.63 et 48.61.60

**fabricant de  
tee shirt**

## OU LES ACHETER ?

Toutes les personnes désireuses d'acheter des ouvrages sur l'Arménie et les Arméniens en général, et ne sachant où s'adresser, sont priées de nous écrire (Arménia, 2, place de Gueydan — 13120 Gardanne). Nous leur indiquerons par retour du courrier ou dans le journal, si les demandes sont nombreuses, les adresses des éditeurs ou des librairies distribuant ces livres.

## CAMP HAI ARINOUC

Le camp d'été des guides arméniennes « Hai Arinouch » aura lieu du 6 au 27 juillet 1975, à la Bastide des Jourdans (84). Le camp est mixte, et accueille des enfants et des adolescents, de 8 à 18 ans. Parmi les activités très variées, on relèvera les leçons d'arménien, histoire, chants, et danses arméniennes, mais aussi, jeux techniques scouts, travaux manuels, piscine, etc... Le prix du séjour est de 550 F., tout frais compris.

Inscriptions et renseignements complémentaires — Tél. (91) 62.11.78  
Cuisine soignée, faite par les cheftaines.

## UNE BROCHURE DU CDCA

Le Comité de Défense de la Cause Arménienne vient d'éditer une brochure sur le thème « Le Problème Arménien et le paragraphe 30 à l'ONU » (15 x 24 cm, 24 pages).

Cette brochure vous sera adressée gratuitement sur simple demande à : CDCA, 26, rue des Convalescents — 13001 Marseille.

D'autre part, la campagne « 20.000 familles à 20 francs » qui concerne le financement de tous les travaux entrepris par le CDCA, se poursuit durant toute l'année du soixantenaire (virement ou mandat postal à l'ordre de CDCA. CCP N° 3007-32 Marseille).

## LETTRE A CHIRAC

*Génocides (reconnaissance internationale du génocide perpétré il y a soixante ans contre le peuple arménien).*

18863. — 16 avril 1975. — M. Ducoloné expose à M. le Premier ministre que l'ensemble des Arméniens et Français d'origine arménienne en France se préparent à commémorer, en ce mois d'avril, le sixième anniversaire des massacres dont leur peuple fut la victime en 1915-1922. Un million cinq cent mille, soit plus de la moitié du peuple arménien vivant sur leur propre sol national depuis plusieurs millénaires périrent alors dans les condi-

tions les plus atroces. Ce génocide, le premier du **xx<sup>e</sup>** siècle, ordonné par les gouvernants du défunt empire Ottoman n'a toujours pas été condamné comme il se doit. De ce fait les arméniens attendent encore la solution de justice qui leur est due. Il lui demande, compte tenu des traditions de profond humanisme de notre peuple, de l'imprescriptibilité des crimes contre l'humanité, quelles dispositions le Gouvernement compte prendre pour ce génocide, véritable crime contre l'humanité, soit reconnu internationalement afin que la patiente espérance longue de soixante ans puisse enfin aboutir à cette justice à laquelle tous les hommes de bonne volonté avec les Arméniens et Français d'origine arménienne croient de tout leur être.

## BAIDZAR AROOTIAN EXPOSE A NEW-YORK

Graveur et peintre à la fois, Mme Baidzar Arootian est née dans les Dardanelles, en Turquie, de parents arméniens. Après son mariage avec Haroot H. Arootian, elle émigre aux U.S.A. où elle continue ses études artistiques avec des enseignants bien connus du « National Academy of Design ». Elle continuera plus tard ses recherches artistiques au sein de « L'Art Students League », avant d'être enfin reconnue comme l'un des graveurs les plus remarquables, parmi les femmes américaines.

C'est ainsi par exemple, que l'une de ses gravures, « Jumel Mansion », qui a été commandée par l'Etat de New-York, figure aujourd'hui dans la collection permanente de « l'Historical Museum » de l'Etat de New-York en Albany. Baidzar Arootian a été remarquée notamment pour ses gravures du vieux New-York.

Ses gravures sont aujourd'hui éparpillées à Erevan, Vienne, Venise, beaucoup d'entre elles se trouvent dans des collections privées



aux Etats-Unis. Quant à ses peintures, elles révèlent une grande sensibilité et la richesse de ses racines spirituelles.

Sa dernière exposition s'est tenue du 13 au 25 avril dernier à New-York, AGBU Gallery, 628 Sed Avenue. On notera la particularité de cette galerie où chaque vente est affectée d'une retenue perçue au profit de l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance (U.G.A.B.).

## ASSOCIATION DES MEDECINS ARMENIENS

A Marseille, les Médecins d'origine arménienne ont pris l'heureuse initiative de créer une Association leur permettant de se réunir et de resserrer les liens qui les unissent par leur profession et leur origine.

Cette association qui réunit ultérieurement les chirurgiens-dentistes, les pharmaciens et autres professions para-médicales se reconnaît trois vocations :

- une vocation professionnelle : organisation d'Enseignements post-universitaires, organisation de congrès nationaux ou internationaux, aide aux étudiants en sciences médicales.
- une vocation sociale : entraide entre les membres de l'association et envers les nécessiteux.
- une vocation culturelle : promouvoir et approfondir la culture arménienne.

En cette année du soixantième anniversaire du génocide de 1915, ce n'est pas sans émotion que nous voyons plus de quarante médecins, parmi lesquels trois professeurs à la Faculté de Médecine de Marseille, faire honneur, par leur attachement, à leurs origines, au passé culturel de la nation arménienne.

Ces enfants des victimes et martyrs du début de ce siècle, ont prouvé par leur courage, leur travail et leur valeur, leurs capacités à gravir dans tous les domaines les plus hauts échelons.

Fiers de leur passé, ils doivent garder vivantes les traditions de ce peuple qui a été amené par une tragédie, restée impunie, à être dispersés sur plusieurs continents.

Malgré, et à cause, de cette dispersion tout homme d'origine arménienne doit aujourd'hui avoir présent à l'esprit qu'il est l'héritier d'un peuple victime d'un génocide ; mais un génocide ne détruit pas les valeurs culturelles et spirituelles d'une nation.

Il nous appartient de les défendre car comme l'écrivait Peguy : « une Nation ce n'est pas seulement un Etat, mais aussi une mission ».

Dans cette optique, nous saluons l'exemple donné par le corps médical qui aura, nous en sommes convaincus, une heureuse influence.

L'idée de la création de cette Association a été avancée par le Professeur Michel KASBARIAN qui, au retour du Congrès Mondial des Médecins d'origine arménienne à Beyrouth en 1974, nous fit part de son désir de réunir les Médecins marseillais de même origine.

Cette idée fut accueillie très favorablement et grâce aux laboratoires INAVA et à son représentant notre ami Monsieur Paul GAGOSIAN, qui avait réuni pour un dîner-débat les Médecins marseillais sur ce même thème, des réunions de travail furent organisées qui aboutirent à la naissance de cette Association.

Les statuts déposés, l'Assemblée Générale constitutive a eu lieu le 13 mai au cours de laquelle le bureau fut constitué.

A cette occasion, le Professeur Arthur TATOSSIAN, auprès duquel nous notons également la présence du Professeur Robert ASSADOURIAN, chirurgien des Hôpitaux, félicita les médecins marseillais de cette excellente initiative et leur transmit ses encouragements.

Composition du Bureau :

Président d'Honneur : Professeur Arthur TATOSSIAN — Président : Professeur Michel KASBARIAN — Vices-Présidents : Professeur Robert ASSADOURIAN, Docteur Serge ETMEKDJIAN — Secrétaire général Docteur Marcel DEMIRDJIAN — Secrétaire adjoint : Docteur Hubert NAHABEDIAN — Trésorière : Docteur Christiane GULLIAN — Conseillers : Docteur Serge ZAKARIAN, Docteur Jean-Jacques MOUTAFFIAN, Docteur Jacques TARPINIAN.

Docteur Jacques TARPINIAN

## UNE PLAQUE COMMEMORATIVE A CAMPAGNE-FREZE

Dimanche 18 Mai, tous les fidèles de Campagne Frèze étaient réunis en leur église St-Garabed où une messe était célébrée par Mgr Vartanian et le Père Karekin Bekdjian. Après quoi une plaque commémorative, reprenant les termes du



Monument du Prado, a été inaugurée. Le Docteur Antanossian s'exprimant au nom du Comité du Monument, a notamment déclaré : « La taille du monument importe peu, sa valeur tient en quelques mots inscrits dans la pierre ». Il a déploré le manque de liaison et de coordination dans la diaspora et a souligné la nécessité de l'organisation d'un congrès mondial d'où un comité central exécutif, émanation de tout un peuple, pourra « insuffler à la nation arménienne la force nécessaire à la victoire ».

Un repas traditionnel succédait à cette cérémonie et M. D. Khayiguien prenait la parole. Nous reproduisons plus loin des extraits de son discours.

Nous avons été très sensibilisés par la chorale qui rehaussait cette commémoration d'un éclat d'une intense émotion. Nous félicitons les membres de cette chorale, car une telle qualité musicale nécessite bien des séances de travail et de nombreux sacrifices.

(Etaient notamment présents : MM. Stéphanian de l'UGFAF, Alexanian de l'Eglise du Prado, Minassian de l'Eglise de St-Jérôme, et pour le Comité du Monument : Melle Djelalian, vice-présidente et MM. Khayiguien et Antanossian).

## Extrait de l'allocution de M. D. Khayiguien à Campagne Frèze - Pentecôte 18.5.75

En cette journée de Pentecôte, où selon l'Evangile « des langues de feu apparurent et se posèrent sur chacun des disciples qui se mirent à parler en d'autres langues », je suis hélas bien loin de posséder cette langue de feu pour vous sensibiliser, soixante ans après, sur le Génocide des Arméniens dont nos proches parents furent les grandes victimes, tant la presse écrite ou parlée et même la chanson par la bouche d'un Aznavour, en ont fait cas cette année.

Je suis mal venu pour en parler surtout à l'occasion d'un repas. Heureusement notre Eglise appelle ce genre de repas « HOKEDJACH » (repas spirituel) pendant lequel les vivants communient avec leurs chers disparus.

Je pense pour l'instant, particulièrement à AGNOUNI (Katchadour Maloumian). Lors de l'avènement de Huriet (traduisez Liberté Sic !). Arméniens et Turcs s'étaient embrassés. AGNOUNI avait pris la parole sur une des places importantes de Constantinople, devant quelques dizaines de milliers de personnes, et comme symbole de l'Arménie, il avait donné cette célèbre image : « Au Louvre, disait-il, il y a une statue dont le bras et les côtes sont brisés, mais elle est pleine de beauté... C'est l'Arménie ».

Mgr Balakian raconte que lors du Putsch hamidien de 1909, AGNOUNI avait caché Talaat Pacha dont la vie était en danger. Et lorsqu'en 1915 un commissaire se présente avec des gendarmes pour arrêter AGNOUNI, celui-ci étonné, demande si Talaat est au courant. Et le commissaire montre la signature de Talaat au bas du mandat d'arrêt. AGNOUNI surpris réplique : « Mais il y a à peine quelques heures, je déjeunais avec lui... » Je voudrais que ce récit nous imprègne et comme une langue de feu, nous brûle jusqu'aux entrailles et nous extirpe certains défauts devenus presque innés. Cet esprit ingénu qui était et qui est encore le propre de l'Arménien aussi bien paysan que dirigeant, il faudra l'extirper de notre caractère pour que nous nous méfions en particulier de notre ennemi sanguinaire.

Retenez ! Pendant que nous commémorons le soixantième anniversaire en nous leurrant de vaines paroles sans entamer une action efficace — nous ne faisons que des HODEKJACH — le Turc de 1975 de quelque tendance qu'il soit, occupe une bonne partie de Chypre faisant fi de l'ONU et de l'opinion publique mondiale.

Plus que des langues de feu pour alerter le monde, il nous faudra des « lances de feu » pour faire comprendre aux Turcs que leur salut réside dans la réparation morale et matérielle pour les exactions faites à leurs plus proches voisins, les Arméniens.

## UN LAC ARTIFICIEL DANS LA MONTAGNE

La construction d'une retenue d'eau qui abreuvera les terres de dix exploitations a commencé à proximité du village Djogaz, district d'Idjevan. Cet ouvrage sera l'un des plus grands en Arménie. Pendant les périodes d'irrigation, le lac artificiel accumulera jusqu'à 45.000.000 m<sup>3</sup> d'eau du fleuve Djogaz. La hauteur du barrage est de soixante mètres, la longueur en est de 1.270 mètres, sept puissantes pompes feront monter 3 m<sup>3</sup> d'eau par seconde à une hauteur de 300 à 350 mètres.

La mise en exploitation de cet ouvrage fera radicalement changer l'orientation de la production agricole de la région. Plus de 2.000 hectares des exploitations des villages Djogaz, Atchadmour, Datavan, Tsakhkavan et autres seront consacrés aux vignobles et aux vergers.

(A.P.N.)



# à travers la presse

## VISAS POUR EREVAN

L'ambassade d'Union Soviétique au Liban a refusé d'accorder des visas d'entrée à sept cents libanais d'origine arménienne qui voulaient assister aux quarts de finale de la Coupe d'Europe de Football à Erevan, en Arménie Soviétique.

Les Arméniens Libanais, grands amateurs de football, désiraient assister au match opposant l'équipe « Ararat » d'Arménie soviétique à l'équipe ouest allemande « Bayern » de Munich.

Un fonctionnaire de l'ambassade d'Union Soviétique à Beyrouth a déclaré que « les instructions étaient venues d'en haut », et qu'il ne connaissait pas les raisons de cette décision. Mais, à un groupe d'Arméniens libanais qui s'étaient rendus à l'ambassade soviétique à Beyrouth pour protester, on a répondu que la mesure avait été adoptée parce que « les hôtels d'Erevan étaient déjà pleins ».

La décision de refuser des visas d'entrée aux Arméniens libanais « a été prise pour des raisons politiques, les autorités soviétiques ayant été irritées à la suite d'un match de football à Munich quand sept mille Arméniens ont agité le drapeau arménien rouge, bleu et orange et non celui de l'Arménie Soviétique ».

(« Présence Socialiste ». Paris N° 40 — Avril-Mai 1975).

## LES ARMÉNIENS PROTESTENT

Le dimanche 13 avril 1975, une émission consacrée à l'Arménie devait être diffusée sur TF1. Elle fut supprimée, la veille, sans explication.

Aussitôt, l'Association Française des Elus Locaux et Nationaux de Rite et de Tradition Arméniens (président d'honneur : Alain Poher, président Jean Mardikian, maire adjoint d'Angoulême) protestait : « Le 24 avril, les Arméniens du monde entier célèbrent le soixantième anniversaire du premier génocide du siècle, à savoir le massacre des Arméniens, en 1915, dans l'Empire ottoman. Comment expliquer une telle censure ? »

Le communiqué citait, en outre, un article du quotidien arménien en langue française de Paris, « Haratch » qui voit dans cette interdiction une ingérence de la Turquie dans les affaires françaises : « N'est-ce pas s'ingérer dans les affaires intérieures d'un pays, écrit « Haratch » que d'user inlassablement de pressions diplomatiques pour faire taire en France la vérité arménienne ? ».

Et le journal rappelle d'autres ingérences :

- Protestations turques contre l'érection d'un monument rappelant les massacres de 1915 dans l'enceinte d'une église arménienne de Marseille ;
- Efforts pour faire débaptiser la rue du 24-Avril-1915 à Vienne ;

- Pressions exercées sur une maison d'édition pour la faire renoncer à publier un livre sur le génocide.

C'est l'occasion de rappeler ici que, sur les quelques deux millions d'Arméniens qui vivaient en Turquie en 1915, plus de la moitié furent sauvagement assassinés ou déportés ; que Hitler s'inspira largement du génocide des Arméniens pour sa politique d'extermination ; qu'enfin il est indigne que cette conspiration du silence, imposée par la Turquie, empêche l'opinion française de savoir et les arméniens de France d'honorer leurs martyrs.

(Le Nouvel Observateur  
Lundi 5 mai 1975).

## UN AMI DES ARMÉNIENS

J'ai été particulièrement intéressé en lisant dans votre numéro du 12 avril l'annonce d'une émission télévisée sur l'Arménie prévue le dimanche 13 avril à 10 h 30, sur TF1. Il se trouve justement que cette émission a été supprimée.

Etant occupé le dimanche matin par le ministère paroissial, je ne pouvais pas la regarder. C'est pourquoi j'ignore comment cette suppression a été annoncée et si elle a donné lieu à des explications de la part des responsables des programmes de TF1.

Comme je me flatte d'avoir des Arméniens parmi mes amis chers, je connais déjà par eux certains faits :

- La volonté délibérée des gouvernants turcs actuels de faire le silence sur les massacres dont leurs prédécesseurs se sont rendus coupables envers les Arméniens, particulièrement sur le génocide perpétré à partir d'avril 1915 (les Ecevit et autre Demirel ne sont pas Willy Brandt, venant s'agenouiller devant le monument d'Auschwitz).
- Les pressions exercées par ces actuels gouvernants turcs sur des gouvernements étrangers pour que le même silence règne ailleurs aussi : tel le rappel de l'ambassadeur turc à Paris lors de l'inauguration à Marseille (sur le terrain privé d'une église) d'un monument à la mémoire des victimes du génocide.
- La fâcheuse tendance des gouvernements en question à céder facilement aux pressions turques en ce domaine.

En tant qu'ami et des Arméniens et de la liberté d'expression, je voulais apporter cette clarté à l'affaire.

Père J.-P. MANGES  
VILLIERS-LE-BEL

(TELERAMA. Mercredi 7 mai 75)

## ALFORTVILLE DU COTE DES ARMÉNIENS

A Alfortville, dans le Val-de-Marne, tout le quartier sud, entre la place Carnot et le chemin de Villeneuve-Saint-Georges, est une véritable ville arménienne où vivent quatre mille à cinq mille personnes.

Chassés de Turquie par les massacres ordonnés le 24 avril 1915, les Arméniens se sont réfugiés dans plusieurs pays, et, sur le chemin de l'Amérique, en France. Beaucoup se sont installés définitivement à Marseille, leur port d'arrivée, à Valence ou à Lyon. Dans la région parisienne, la communauté la plus importante (la seconde après celle de Marseille) s'est établie à Alfortville. Enclave réussie « d'arménité » dans la banlieue, elle mène sa propre vie sociale, culturelle et religieuse.

Les anciens, ceux qui ont survécu aux massacres de 1915, on les croise parfois rue Komitas ou rue du Groupe-Manouchian. Ils sont vêtus de sombre des pieds à la tête, comme si, plus d'un demi-siècle après, ils portaient encore le deuil de leur million et demi de morts. Les femmes ont un fichu noir noué autour de la tête et vont doucement, en baissant les yeux. Les hommes ont de superbes moustaches relevées en pointe, leur visage fin et ridé, est dominé par des yeux larges et tristes.

« Je n'ai pas connu mon grand-père. Il a été pendu par les Turcs, raconte le peintre Aslanian. Ma grand-mère est morte dans le désert... Mon père s'est d'abord réfugié en Bulgarie, puis il est venu ici... Les premiers immigrants sont arrivés, par petits groupes, entre 1924 et 1926 ».

Exilés, aux poches vides et aux bras chargés d'enfants, ils se sont établis, tant bien que mal, dans ce quartier d'Alfortville qui était alors une zone marécageuse. De leurs mains, ils ont construit leur maisons et se sont établis comme artisans ou comme boutiquiers, reprenant, dans la France du vingtième siècle, les métiers de leurs pères ; cordonniers ou tailleurs.

Ceux qui ont vécu cette période ont gardé le souvenir de l'un d'eux qui, jusqu'à la guerre, cultivait discrètement le haschisch dans le bout de son jardin, comme on le faisait en Turquie. Il le vendait à des Arabes. Le commissaire était au courant, mais ne disait rien...

« En arrivant, beaucoup d'entre nous ne parlaient pas un mot de français, explique un vieil homme, et beaucoup ne l'on jamais appris. A cause de cela, nous étions souvent mal reçus, dans les bureaux ». Mais très vite, ces rudes travailleurs entreprenants, durs à la tâche, se sont fait respecter par les Alfortvillais.

Beaucoup de tailleurs sont devenus de petits patrons de la confection. Ils ont monté des ateliers à Paris, rue d'Aboukir, dans le quartier du Sentier, et actuellement se

font construire des villas entre la Place Carnot et la rue Dijon. Il est vraisemblable que, aujourd'hui, la plupart des Arméniens d'Alfortville sont au moins aussi aisés que les autres Alfortvillais.

## Le café et l'église

Négociants en textiles ou manœuvres, tous se retrouvent le soir au Café Philippe, place Carnot, qui est connu jusqu'au Liban comme un des centres de cette « vie arménienne à Alfortville ». Il y a plusieurs autres cafés arméniens comme l'antique Café de l'Espérance, dans le sud de la ville. On joue aux cartes ou au jacquet — « tavlou » en arménien. On parle beaucoup du passé. On se retrouve aussi à l'église arménienne apostolique de la rue Komitas, où en 1970 a officié Sa Sainteté Vasken Ter catholikos de tous les Arméniens, ou bien à l'église évangélique arménienne, rue du Groupe-Manouchian, ou à l'église des frères évangéliques arméniens, place de l'Europe.

« Avant, on allait beaucoup les uns chez les autres pour des veillées. On jouait les vieux airs ou on improvisait à la cithare arménienne... Les vieux racontaient leurs histoires. Maintenant, beaucoup sont morts, et les autres se sentent isolés, même parmi nous... Peu à peu, leur monde se perd... ».

Les jeunes vont à l'Union de la Jeunesse Arménienne. Mais, surtout, pour se retrouver entre jeunes et jouer au football. Et si sur le terrain ils utilisent quelques mots arméniens c'est pour tromper l'adversaire... D'ailleurs, la plupart ne comprennent plus leurs grands-parents et font leur vie de leur côté. Les nostalgiques font remarquer que les églises se vident, et ils se demandent si, dans trente ans, il y aura encore des Arméniens.

Trop bien réussie, l'intégration ne va-t-elle pas aboutir à l'assimilation complète et à la disparition de la communauté ? C'est ce que veut éviter M. Ara Krikorian, rédacteur en chef de la revue Haiastan (Arménie) et un des responsables de la Fédération révolutionnaire arménienne, qui rappelle qu'une maison de la culture arménienne verra prochainement le jour à Alfortville grâce à l'appui déterminant de M. Joseph Franceschi, maire de la ville et député socialiste. Pour M. Krikorian, cette maison montrera la volonté de la communauté arménienne de préserver son très riche passé culturel.

M. Armand Nihanian, architecte comme son grand-père était « bâtisseur de maisons », adjoint au maire d'Alfortville depuis 1965, secrétaire général de la Fondation des traditions arméniennes, estime de son côté : « J'ai la certitude absolue, fondée sur l'observation de cette communauté arménienne d'Alfortville, de tous les Arméniens que je côtoie, qu'aucun d'entre eux n'oubliera jamais son origine. Les nouvelles générations témoignent d'une capacité étonnante à faire la synthèse entre la connaissance — et l'acceptation — de leur culture et une intégration absolument dénuée de complexe au contexte français... ».

François METAYER  
(Le Monde. 13 mai 1975).

## EN COUVERTURE

A Erevan, les membres du gouvernement de la République d'Arménie dépose une gerbe au Monument élevé à la mémoire des victimes du génocide de 1915.

A Beyrouth, plus de 50.000 personnes ont participé à un meeting au stage Bourj-Hammoud.

A New-York, une manifestation spectaculaire et animée a rassemblé plus de 6.000 personnes.

## L'IMPERIALISME, COUPABLE DE GENOCIDE

En détruisant l'Allemagne fasciste il y a trente ans, le peuple soviétique qui défendait l'indépendance de sa patrie, a apporté la liberté à beaucoup de peuples d'Europe et défendu la civilisation mondiale contre la peste noire. Les Soviétiques, les travailleurs des pays socialistes et toute l'humanité pacifiste célèbrent cette date comme une fête commune.

La victoire sur le fascisme a influencé très profondément toute l'évolution du monde. Elle a confirmé que le système socialiste est le rempart le plus sûr de la paix, de la démocratie et du progrès social, que c'est justement le Socialisme qui libérera les peuples de ces crimes les plus lourds contre l'humanité ; et c'est parmi ces crimes que se trouve le Génocide, c'est à dire l'extermination de peuples entiers. En écrasant le fascisme, en anéantissant entièrement son idéologie anti-humanaire et sa pratique, le peuple soviétique a aussi écrasé la conception raciste du Génocide, élevée par l'Hitlérisme au niveau d'une politique d'Etat. En renforçant ce résultat très important de la deuxième guerre mondiale, l'Assemblée Générale des Nations Unies a condamné le Génocide par l'un de ses premiers actes et adopté une convention pour la prévention de ce crime et sa répression.

Comme d'autres crimes contre l'humanité, la politique de Génocide se développe sur la base des conditions sociales de la société d'exploitation en devenant un élément de l'arsenal idéologique et politique des forces et les plus réactionnaires de l'impérialisme. L'impérialisme est source de crimes sanglants perpétrés contre de nombreux peuples. Sur sa conscience pèse l'extermination de peuples entiers ou de tribus.

Au cours de la période impérialiste, l'acte de Génocide le plus grand, que rien ne peut pardonner, est l'anéantissement des habitants de l'Arménie occidentale, il y a six dizaines d'années. Profitant de la situation militaire, la réaction turque a massacré dans le sang les habitants arméniens désarmés et sans défense. L'anéantissement physique de plus d'un million et demi de citoyens paisibles a été affecté d'une sévérité impitoyable et fanatique. L'impérialisme allemand qui jouissait à cette époque d'une grande influence en Turquie, a laissé faire ce crime atroce et porte pour cela une part de responsabilité

Un quart de siècle plus tard, les fascistes hitlériens ont dépassé de loin leurs prédécesseurs, en inventant des moyens monstrueux pour exterminer Russes, Polonais, Juifs, Tchèques et d'autres peuples, en bâissant à Auschwitz et Buchenwald des chambres à gaz, en creu-

sant des fosses pour enterrer vivants des milliers et des milliers de personnes. Fait caractéristique, en permettant à ses soldats l'extermination des slaves, Hitler leur lançait une injonction afin qu'ils ne songent pas au Tribunal de l'Histoire, et c'est ainsi qu'il se référait cyniquement au Génocide des Arméniens, sensément depuis longtemps oublié.

Aucun des Etats capitalistes n'a jamais vraiment essayé de s'élever pour défendre le peuple arménien, ce qui était nécessaire pendant le Génocide. Un tel comportement humanitaire contrarierait les intérêts de la Société de la propriété privée et les intérêts de classe de la bourgeoisie, qui cependant était prête à séduire l'opinion publique en jetant des slogans de compassion à l'adresse de leurs frères chrétiens.

L'opinion publique progressiste les militants des mouvements ouvriers et socialistes, des hommes de science, des littéraires et des artistes ont marqué du sceau de l'infamie le barbarisme des pillards. Karl Libknerkht, V. Kolarov, F. Nansen, Romain Rolland, Anatole France ont écrit plus d'une fois dans les colonnes de la presse ; au cours de meetings et des tribunes des Parlements, ils ont exigé que ce crime infâme cesse.

Le grand écrivain prolétaire Maxime Gorki a violemment mis en accusation l'attitude passive de la Bourgeoisie à l'égard du Génocide. « D'une manière étonnante rapide et habile — ainsi écrivait-il en 1929 sur les tragiques événements vécus par le peuple arménien — ils oublient des faits de ce genre, ces messieurs les « Humanistes », les idéalistes, les défenseurs de la « culture », fondée sur l'avidité et la jalousie, sur l'esclavage et l'extermination cynique des masses populaires. Le mensonge et l'hypocrisie des défenseurs de cette « culture » caractérisent leur démenée évidente qui les a menés jusqu'à un crime sans châtiement à sa mesure ».

Non seulement, les puissances capitalistes, mais aussi les Partis de la deuxième internationale, qui se sont mis sur le chemin du Social-Chauninisme, sont restés sourds aux appels de l'opinion publique pour défendre le droit élémentaire du peuple arménien à son existence.

Le Parti des Bolcheviks a toujours mené un combat décisif contre le racisme et le chauvinisme. D'une critique sévère, il s'est régulièrement prononcé sur l'idéologie, la politique d'assimilation forcée et le Génocide, il a confirmé l'égalité de toutes les nations et de tous les peuples, leurs droits, non seulement à l'existence, mais aussi à l'autodétermination, il a régulièrement entrepris une action effective pour que cessent les hostilités entre les nations.

La victoire de la Grande Révolution Socialiste d'Octobre signifiait la libération de toutes les nations et de tous les peuples de Russie de l'oppression sociale et chauviniste, et signifiait aussi l'éveil et le renforcement de leurs forces créatrices. Seul, le socialisme a effectivement réalisé les principes de l'humanisme authentique et de la Justice, il a apporté une garantie réelle en matière de défense des peuples contre les agressions et le Génocide, il leur a garanti la possibilité de vivre une vie libre, pacifique et créatrice.

Un décret du gouvernement soviétique est l'expression concrète de la politique nationale du Parti Communiste. Signé par Lénine, ce décret sur « l'Arménie turque », a

été adopté en décembre 1917. Il se révèle être une manifestation évidente du souci du pouvoir soviétique à l'égard des minorités nationales. L'application de ce décret fut cependant sabotée par les intrigues des forces contre-révolutionnaires de Transcaucasie, et en premier lieu par le Parti national-bourgeois Dachnaksoutioun qui, menant une politique dirigée contre la Russie Soviétique, laissait de ce fait les mains libres aux assaillants germano-turcs.

Profitant de la conjoncture, les militaristes turcs décidèrent de liquider la question des populations arméniennes et d'en finir définitivement avec l'existence nationale du peuple arménien. Dans la première moitié de l'année 1918, l'offensive de leurs armées s'est accompagnée d'une nouvelle campagne d'extermination, en Arménie Orientale, cette fois.

Dans cette période très difficile le gouvernement soviétique, dirigé par Lénine, a pris toutes les mesures possibles pour arracher le peuple arménien des griffes de la mort. Presque un demi million de réfugiés arméniens ont trouvé asile dans la République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie. Le gouvernement prolétaire leur a assuré le travail et le logement ; on a ouvert pour eux des écoles, des hôpitaux des orphelinats, on a publié des journaux et édité des livres.

L'établissement du pouvoir soviétique en Arménie était un tournant dans son Histoire séculaire. Une période de véritable renaissance sociale et nationale commença alors pour le peuple arménien. Au cours du premier congrès des Soviets d'Arménie, au début de l'année 1922, le célèbre révolutionnaire militant du Parti et Homme d'Etat, Alexandre Miasnikian, déclarait : « Nous, communistes, nous allons transformer la plaine d'Ararat, connue sous le nom de vallée des larmes, en vallée des roses et du bonheur, et nous y parviendrons dans une union fraternelle avec tous les autres peuples soviétiques » :

C'est au sein de l'URSS et avec l'aide fraternelle du Grand Peuple Russe et des autres peuples de notre pays, que le laborieux peuple d'Arménie a su guérir ses plaies et entamer une lutte héroïque pour une reconstruction socialiste de sa patrie. Le pouvoir soviétique a créé pour le peuple arménien, toutes les conditions nécessaires à l'épanouissement de la culture et des talents artistiques. C'est en suivant fermement les préceptes de Lénine que les travailleurs d'Arménie ont créé dans leur République, une industrie d'avant-garde, une agriculture moderne, et développé une culture exceptionnelle.

Au cours de la deuxième guerre mondiale, quand se décidait le sort de l'Etat Soviétique, notre peuple multinational s'est élevé en entier, comme un rempart, pour défendre sa patrie socialiste et toutes les réalisations de la Révolution d'Octobre. Aux côtés des autres combattants et travailleurs de toutes les nationalités d'URSS, les enfants de l'Arménie soviétique se sont battus héroïquement contre des ennemis hais et ont apporté leur contribution à la défaite de l'ennemi. Il est remarquable que la 89e division arménienne Tamarian ait fait une glorieuse campagne des contreforts du Caucase jusqu'à Berlin.

En célébrant le 30e anniversaire de la victoire grandiose sur le Fascisme, les citoyens soviétiques ont pris conscience que cette victoire

a prouvé la supériorité radicale du système socialiste sur le régime capitaliste, qu'elle a montré clairement la force et la puissance indétructible de l'amitié des peuples de l'Union Soviétique. Cette victoire fut le triomphe total de l'union sociale, politique et idéologique de notre société, mais elle fut aussi le triomphe du patriotisme soviétique et de l'internationalisme prolétaire, le témoignage de l'invincibilité des peuples libres, réunis dans une puissante Union des Républiques Socialistes Soviétiques.

Nos succès historiques ont été possibles grâce à l'application régulière de la politique léniniste nationale, grâce à l'aide mutuelle socialiste de tous les peuples de l'URSS, leur politique socio-économique et idéologique commune.

Le peuple arménien a toujours considéré comme la prunelle de ses yeux, l'unité inaltérable et l'amitié avec le plus grand peuple russe, et avec tous les peuples de notre patrie multinationale. Le peuple arménien travaille avec enthousiasme, au nom de la prospérité à venir pour consolider sa puissance économique et défensive et pour améliorer le bien-être des citoyens soviétiques. Avec tous les peuples frères de l'URSS, le peuple arménien a approuvé la décision du Plenum d'avril du Comité Central du PCUS au sujet de la convocation du 25e congrès du Parti de Lénine et déploiera ses forces pour l'honorer par davantage de nouvelles performances dans le travail.

Les travailleurs de la RSS d'Arménie approuvent unanimement et soutiennent la politique inlassable et constante du PCUS, de son Comité Central léniniste, du secrétaire général L.I. Brejnev, orienté vers le maintien de la paix et la sécurité collective. Avec tous les citoyens soviétiques, ils critiquent sévèrement l'impérialisme qui est le coupable direct des tragédies de beaucoup de peuples et qui stimule le racisme sauvage, le chauvinisme et la haine entre les hommes.

Le chauvinisme et le nationalisme, la haine raciste, l'hostilité envers d'autres nations sont des sentiments étrangers au citoyen soviétique. Le citoyen soviétique est libéré de ce faux sentiment de supériorité nationale et d'orgueil. C'est pourquoi il est logique, que dans le monde entier, on considère avec amour et reconnaissance, l'Union Soviétique comme la citadelle de la lutte révolutionnaire internationale et de l'amitié des peuples.

L'humanité n'a pas oublié et n'oubliera jamais les crimes qui menacent son existence même. Il est important que tous les hommes de bonne volonté se souviennent toujours que, tant que l'impérialisme existera sur terre, le danger de nouveaux crimes sanglants continuera d'exister. Mais aucune action de haine contre l'Homme ne peut arrêter le mouvement progressiste de l'Histoire. L'exemple du peuple arménien en est une preuve convaincante. Grâce à la Grande révolution socialiste d'Octobre, grâce à la politique léniniste nationale de sagesse du PCUS, le peuple arménien n'a pas péri, et à même occupé une place méritée dans la famille fraternelle des peuples soviétiques ; et c'est parmi eux que le peuple arménien va de l'avant avec assurance sur le chemin de la réalisation des testaments des idéaux du communisme.

V. AMBARTSOUMIAN  
Académicien  
(Traduit du Russe.

« Pravda ». Moscou. 24 avril 75).

# LE SOIXANTENAIRE à travers la presse

## BEYROUTH

### 50.000 ARMÉNIENS RENDENT HOMMAGE AUX MARTYRS LIBANAIS

Différée de quelques jours la commémoration du génocide arménien qui tombe le 24 avril a été célébré cette année le 6 mai — hier — en même temps que la fête des Martyrs libanais.

Précédés par les représentants des partis politiques arméniens et les chefs religieux, plusieurs milliers d'Arméniens — 25.000 selon les prévisions des organisateurs 50.000 de l'avis des témoins — ont défilé sur un parcours de 5 km reliant le quartier de Dora (au nord-est de Beyrouth) à la « Place des Martyrs », où ils ont déposé des couronnes de fleurs sur le « Monument aux Martyrs » libanais.

Cette manifestation, organisée par l'ensemble des partis arméniens s'est déroulée à l'occasion de la « fête des martyrs » qui commémore l'exécution, le 6 mai 1916, par les autorités ottomanes, de 40 citoyens. Elle intervient quelques jours après la commémoration le 24 avril par la communauté arménienne du 60e anniversaire du génocide des Arméniens.

Dans un silence impressionnant et avec une discipline exemplaire, la foule — qui a refusé l'aide des FSI, assurant elle-même sa sécurité — a défilé à partir du Stade Municipal de Bourj-Hammoud, à travers l'avenue principale de cette localité, Hadjine, Mar Mikhaël (tronçon baptisé depuis hier par arrêté du Conseil Municipal de Beyrouth « Boulevard d'Arménie ») la rue Gouraud et Gemmayzé jusqu'au Monument de la Place des Canons, au pied duquel a été déposée une gigantesque couronne en hommage à ceux qui ont fait le sacrifice de leur vie pour que vivent le Liban, la liberté, la justice et la dignité.



Portant les couleurs libanaises, les participants brandissaient des calicots sur lesquels on lisait notamment : « Les arméniens s'inclinent devant les martyrs libanais du 6 mai ». « Le sang des martyrs du 6 mai et du 24 avril irrigue et fortifie le cèdre éternel du Liban », « Arabes et Arméniens demandent justice », « Servir l'Arménie c'est servir la civilisation », « Le Mont Ararat appartient aux Arméniens », « Les Arabes et les Arméniens partagent le même destin », « 24 avril 1915 : le premier génocide du 20e siècle », « Pas de paix dans le monde sans la libération de la Palestine et de l'Arménie ».

C'est donc en brandissant les couleurs libanaises et des calicots en hommage au Liban, à la cause arabe et à l'Arménie que les participants à la marche ont débouché Place des Canons aux environs de 13 h. Couvrant entièrement la Place, ils se sont inclinés devant le

Monument qui, dans son symbolisme, unifie tous ceux qui sont tombés victimes de la barbarie ottomane.

La marche avait été précédée d'un grand meeting au Stade Municipal de Bourj-Hammoud auquel participaient plus de 50.000 personnes. M. Rachid Solh, qui a pris la parole au cours de ce rassemblement, a annoncé à la communauté arménienne qu'une rue de Beyrouth sera désormais baptisée « Rue de l'Arménie ».

Les représentants des trois partis arméniens ont également pris la parole exaltant la fraternité libano-arménienne et le culte du souvenir.

(L'Orient-Le Jour, Beyrouth, Mercredi 7 mai 1975).

tré par les turcs. Lors d'une intervention au Sénat le 17 avril, le candidat démocrate à la Présidence a déclaré : « Ce qui est arrivé est une chose terrible, vraiment terrible. Je ressens une profonde sympathie pour la tragédie de cette nation et pour ses droits ».

Quand on lui demanda si le Département d'Etat avait vraiment fait pression sur les Sénateurs pour s'efforcer de bloquer la résolution Helstoski au Sénat, le Sénateur Jackson répondit : « Les Arméniens devraient à leur tour faire pression là où ils peuvent espérer obtenir quelque chose ». Il a promis d'étudier minutieusement la résolution HJ 148 et d'exprimer son opinion au Sénat si la résolution parvient à y être débattue ». Le Sénateur Thomas Eagleton, l'un des instigateurs de la loi d'embargo sur les livraisons d'armes à la Turquie, a lui aussi fait une déclaration similaire. Le Député Démocrate du Missouri, a déclaré avoir déjà étudié la résolution HJ 148 et a promis de faire de son mieux pour hâter son introduction au Sénat.

Le Sénateur Pastore de Rhode Island a fait un discours éloquent sur les massacres des Arméniens pendant la première guerre mondiale, après la prière d'ouverture faite au Sénat par l'Archevêque Torkom Manoogian, Primat du diocèse de l'église arménienne d'Amérique le jeudi 17 avril 1975. Plus tard, en privé, le Sénateur Pastore admit que de nombreux Sénateurs démocrates, libéraux seraient favorables à la résolution 148 si elle parvenait à être débattue.

Les Sénateurs Edward Kennedy (démocrate) et Edward Brooke (républicain), tous deux du Massachusetts, n'étaient pas disponibles et n'ont pu être contactés. Cependant leurs collaborateurs ont montré un intérêt modéré à l'égard de cette résolution. M. Mark Ginsberg, l'un des plus importants collaborateurs du Sénateur Edward Kennedy chargé des affaires concernant les réfugiés, a déclaré en parlant au nom de son patron que le Sénateur Kennedy soutiendrait le passage de la résolution au Sénat. Des déclarations similaires ont été faites par Mademoiselle Barbara Harris, collaboratrice du Sénateur Brooke.

Quelques optimistes qui ont suivi de très près les progrès de la résolution 148 depuis son arrivée à la sous-commission du Sénat, affirment qu'il y a un grand nombre de Sénateurs dans ce Comité qui seraient prêts à l'en faire sortir positivement. Il reste cependant que le Président de cette sous-commission spécialisée, le Sénateur Roman L. Hruska, connu de ses collègues pour être un conservateur acharné, s'opposera semble-t-il à ce que la résolution sorte de cette sous-commission pour aller devant le sénat. Il reste maintenant différentes possibilités : en ne faisant rien pour cette résolution, la sous-commission peut la laisser mourir de mort lente. Ce qui signifie que comme des centaines d'autres résolutions, le temps fera son travail et elle mourra sans soulever le moindre débat au sein du Sénat.

## RESOLUTION HELSTOSKI

### LA RESOLUTION A PEU DE CHANCE D'ETRE PRESENTÉE AU SENAT

Le Département d'Etat nie avoir fait pression sur les législateurs à propos de la résolution Helstoski (1)

WASHINGTON, D.C. — Le Sénateur Henry Jackson, (démocrate) de Washington, a exprimé ses profonds sentiments de sympathie au peuple arménien à l'occasion du 60e anniversaire du génocide perpé-

Il est également possible que la sous-commission refuse la résolution et la mette entre les mains de la commission supérieure en séance plénière, ce qui est invraisemblable. Cette dernière alternative serait cependant très favorable à la résolution, car si elle était refusée cela entraînerait un débat à la commission supérieure. Cette commission du Sénat compte de nombreux démocrates libéraux qui pourront prendre position en faveur de la résolution, comme par exemple les Sénateurs Birch Bayh (démocrate Indiana), Charles Mathias (républicain, Maryland), James Abourezk (démocrate, Dakota du Sud), et d'autres dans ce corps de 13 personnes.

On notera aussi que la pression exercée par le Département d'Etat réanime la polémique. Des renseignements émanant de la sous-commission montrent que la résolution soulève de sérieux problèmes et qu'il y aura plus d'un conflit à son sujet. Ces renseignements expriment aussi quelques réserves au sujet du vote de la résolution à la Chambre des Représentants. On sait que le leader de la majorité dans cette Chambre Thomas O'Neill l'un des instigateurs de la résolution 148, a vraiment utilisé une procédure particulière pour obtenir le vote de la résolution à une majorité écrasante. De source sûre le Département d'Etat avait envoyé un émissaire avant le passage de la résolution, pour qu'il suive les événements et qu'il obtienne de la Chambre des Représentants que la résolution ne soit pas votée. Mais apparemment les députés démocrates n'ont pas fléchi sous la pression du Département d'Etat. Mais les choses sont différentes au Sénat. On pense que les Sénateurs John L. Mc. Lennon (Arkansas) et Roman L. Hruska, tous deux Présidents de la sous-commission ont cédé aux pressions gouvernementales.

Le Département d'Etat reconnaît déjà, avoir écrit à la sous-commission, pour expliquer clairement sa position. L'un des arguments les plus importants est que les relations amicales bilatérales entre les Etats-Unis et le Gouvernement Turc doivent être maintenues pour différentes raisons, en dépit du fait que le Département d'Etat a une profonde sympathie pour la Cause Arménienne, née du massacre de 1.500.000 personnes pendant la première guerre mondiale. Le Département d'Etat cite aussi les récents changements politiques au Portugal et les troubles moins connus en Grèce, qui provoquent des relations difficiles avec Ankara.

Bien que les informations gouvernementales refusent de donner le moindre détail sur le sort de la résolution HJ 148 les milieux bien informés reconnaissent que ses chances de succès sont plutôt négligeables, car en effet, même si cette résolution parvenait à dégager une majorité au Sénat, le Président Ford y mettrait certainement son veto.

Traduit de l'Anglais.  
« The Armenian Reporter »  
Flushing (N.Y.) Jeudi 24 avril 75

(1) Cf. Arménia N° 5, page 5.

## NEW YORK

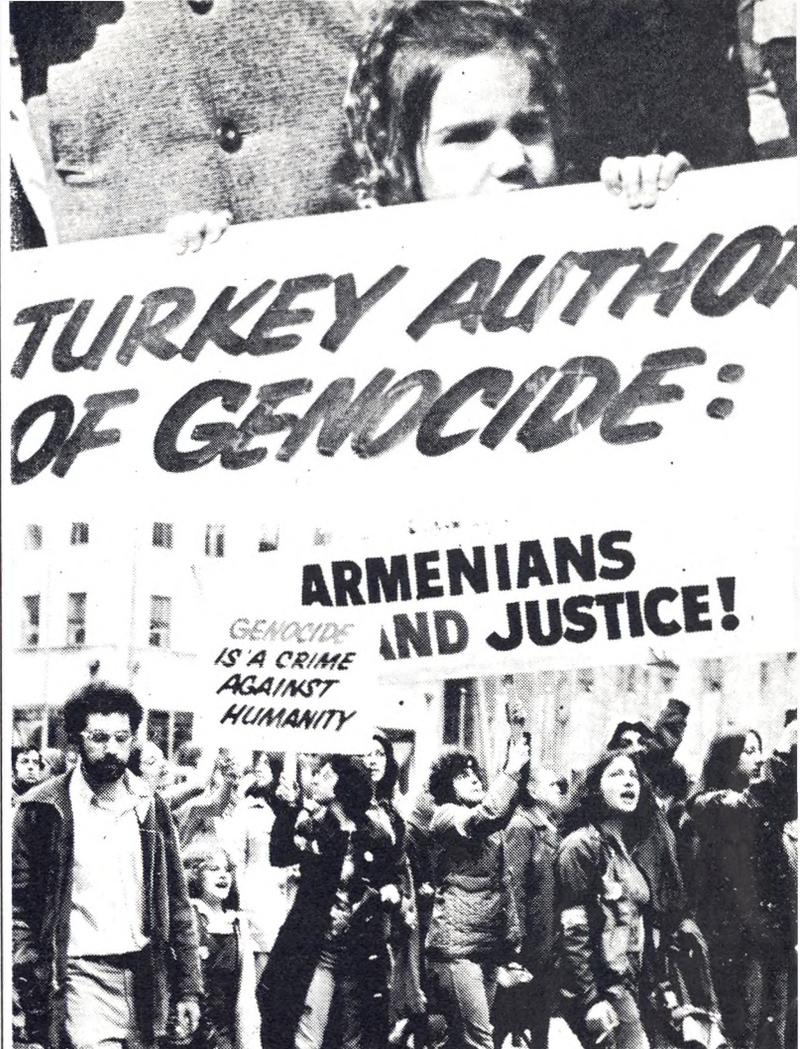
### DES MILLIERS DE MANIFESTANTS DANS LA VILLE DE NEW-YORK MEETING AU PALAIS DES NATIONS-UNIES

NEW-YORK, N.Y. 24 avril — Malgré une forte averse qui avait commencé à peu près en même temps que la manifestation et les meetings, le jeudi 24 avril à New-York, près de 3.000 personnes se sont réunies au Madison Square Park, situé près de la 26e rue et de Madison Avenue.

Cependant, comme les manifestants déployaient des centaines de banderoles, avec des slogans et des cris du genre « Turks must pay » (1) la pluie a cessé pendant qu'ils se dirigeaient vers le Centre-Ville, en remontant Madison Avenue, suivis d'un important détachement de la police de New-York. C'est alors que de nombreuses personnes qui hésitaient à manifester sous la pluie se sont jointes aux autres.

En tête de la manifestation, des tambours et des jeunes gens déployant le drapeau américain et ceux des trois principaux partis politiques arméniens, précédaient les responsables. La manifestation remonta Madison Avenue et tourna à gauche sur la 40e rue pour se diriger enfin sur la 5e Avenue. Le pas des manifestants ralentit en atteignant le N° 500 de la 5e Avenue, à l'intersection de la 42e rue, où se trouvent les bureaux de l'office du tourisme turc. La traversée de la 5e Avenue a bloqué la circulation pendant environ vingt minutes, devant la Bibliothèque, pour permettre aux manifestants qui couvraient une surface équivalente à une quinzaine d'immeubles, d'atteindre l'office du tourisme turc.

Les manifestants ont alors remonté la 5e Avenue avant de prendre la 50e rue pour atteindre le Rockefeller Center où se trouvent les bureaux du Consulat turc de New-York. Tandis que les manifestants avançaient, des Arméniens de plus en plus nombreux rejoignaient la manifestation. Alors qu'ils atteignaient la Dag Hammarskold Plaza, face au palais des Nations-Unies, la police estimait que le nombre des manifestants avait plus que doublé et qu'il était passé de 3.000 à plus de 6.000.



Un programme composé de discours enflammés fut présenté sur la place Dag Hammarskold et les participants, parmi lesquels se trouvaient de nombreux Arméniens de Providence, Boston, Philadelphie, répondaient avec beaucoup d'enthousiasme. Le responsable du déroulement des opérations, Léon Sarkissian (Mass.) prit la parole au nom de la F.R.A. (2) et montra avec beaucoup d'emphase que la réponse du peuple arménien à cette manifestation était la preuve que les Arméniens étaient là et bien là, qu'ils y resteraient en dépit de tous les efforts des Turcs pour les annihiler.

Les proclamations des gouverneurs des Etats de New York et du New-Jersey, Hugh Carey et Brendan Byrne, celle du Maire de New-York faisant du 24 avril la Journée du Souvenir des Martyrs Arméniens, ont été lues.

Le principal orateur, le député Edward P. Bird, a fait un discours objectif faisant ressortir les droits du peuple arménien et critiquant sévèrement l'attitude pro-turque du Département d'Etat. « Il est inadmissible que l'on puisse altérer des faits historiques pour couvrir le génocide des Arméniens perpétré par

les Turcs en 1915... en dépit de toutes les pressions faites par le Département d'Etat ». Il a demandé au peuple arménien de continuer ses actions et sa lutte pour la justice.

M. Stavros Hartophilis, représentant les associations Pan-Helléniques de New-York a pris la parole lui aussi et offrit la solidarité du peuple grec pour aider les Arméniens à obtenir Justice pour tout ce qu'ils ont subi. « Un crime affreux qui reste impuni, est un encouragement pour d'autres crimes » a-t-il dit. Il déclara que c'est simplement parce que les Turcs sont restés impunis qu'ils ont eu l'audace d'engager une action militaire contre un petit pays tel que Chypre. Il critiqua la politique étrangère de Kissinger qui eu droit à des sifflements chaque fois que son nom fut évoqué, et conclut son discours en disant que l'Amérique ne serait forte que lorsqu'elle agirait pour des causes justes.

M. Noubar Berberian, directeur du quotidien Baykar prit la parole au nom de « L'Armenian Democratic League », l'un des trois partis politiques responsables du meeting. Le directeur a déclaré que l'impor-



# LE SOIXANTENAIRE à travers la presse

tance du meeting était la preuve que le peuple arménien était passé à l'action et qu'il n'était plus un peuple à négliger, un peuple à l'abandon puisqu'il prenait l'entière responsabilité de sa propre destinée. Il exprima quelques regrets, en ayant souhaité que cela soit arrivé dix ans plus tôt et déclara qu'il était temps pour les partis politiques arméniens de travailler main dans la main, pour mener de grandes actions, plutôt que de discuter sur des points de détails.

« Durant des décades, pour résoudre le problème arménien, nous avons brûlé de l'encens et prié dans nos églises et pendant ce temps, nous n'avons pas progressé. Aujourd'hui, le moment est venu de mener une action politique afin d'obtenir Justice pour notre juste cause ». Il demanda également à chaque Arménien de continuer sa propre lutte pour préserver son héritage parce que, a-t-il dit, sans cet héritage, il est impossible de défendre notre cause.

Pendant ce meeting, les messages envoyés par le Sénateur Edward Kennedy du Massachusetts, et les députés Helstoski (New-Jersey), et Badillo (New-York) furent lus.

Bien que la manifestation de New-York soit organisée par la FRA (2), l'Arménien Democratic League et le parti Hintchak, la plupart des manifestants n'avaient pas d'affiliation politique. Mais il semble cependant que les membres et les sympathisants de la FRA étaient nombreux, car beaucoup de drapeaux tricolores étaient déployés. A un certain moment un incident faillit se produire, lorsque un membre de la FRA de Philadelphie brandit un drapeau tricolore alors que les trois partis politiques avaient décidé que ce drapeau ne devait pas être déployé. Ce drapeau tricolore, qui était celui de l'Arménie indépendante de 1918-1920, fut pendant longtemps la raison de nombreuses frictions entre les partis, parce que seule la FRA considérait ce drapeau comme étant celui du peuple arménien. Le membre de la FRA de Philadelphie se tint à l'écart un moment avant de réintégrer la fin de la manifestation.

Pour les jeunes enthousiastes, manifester sur deux miles (3) ne

représentait pas un grand effort. Cependant beaucoup de personnes âgées, surtout parmi les rescapés du génocide, ont dû quitter la manifestation, car ils ne pouvaient plus marcher. Une survivante des massacres, s'appuyant au bras de son petit fils, se plaignait de la longueur du parcours, mais on l'entendit raconter qu'elle avait marché trois mois dans le désert syrien sans eau, ni nourriture et que le parcours de cette manifestation n'était rien en comparaison.

Ce jour-là, une délégation des trois partis politiques se rendit au cœur du Palais des Nations Unies et a rencontré M. Bradford Morse, représentant le Secrétaire Général des Nations Unies, Kurt Waldheim. On lui présenta un mémorandum exposant la Cause Arménienne.

## FAUSSE ALARME AU CONSULAT DE TURQUIE

NEW-YORK, N.Y. — Selon un correspondant d'une agence de presse turque, le service de déminage de la police de New-York a été appelé pour ouvrir deux paquets reçus par le Consul Général de Turquie.

La police quitta les bureaux du Consulat en emportant avec précaution les deux paquets qui semblaient contenir des explosifs. Cet incident arriva le 24 avril, alors que les Arméniens commémoraient le 60<sup>e</sup> anniversaire des massacres organisés par les Turcs et que des milliers d'Arméniens de New-York manifestaient devant le Consulat Général de Turquie, sur la Place Rockefeller.

Après avoir déposé les paquets dans un lieu protégé, la police établit qu'ils ne contenaient pas d'explosifs.

Traduit de l'Anglais  
« The Armenian Reporter »  
Flushing (N.Y.) jeudi 1<sup>er</sup> mai 75

- (1) « Les Turcs doivent payer ». (N.d.T.)
- (2) Fédération Révolutionnaire Arménienne (Dachnaksoutioun). (N.d.T.)
- (3) Soit, presque 3,5 km (N.d.T.).

## VAINCRE L'INDIFFERENCE

Dimanche dernier, après avoir vu en direct sur leurs petits écrans se dérouler une course au cours de laquelle le cheval de tête avait soudain trébuché et s'était fracturé une jambe, d'innombrables téléspectateurs ont, paraît-il, bloqué ou presque, le standard d'une des chaînes — pardon ! d'une des « sociétés nationales » de télévision. Ils voulaient exprimer leur angoisse à la pensée que l'on allait peut-être abattre le malheureux pur-sang.

En évoquant, au journal de 20 heures, ces innombrables appels, Léon Zitronne en était encore tout remué...

J'ai failli, à mon tour, user du téléphone pour lui demander s'il avait notion du nombre approximatif de femmes, d'enfants, de vieillards, qui avaient pu être tués au Vietnam pendant les minutes, les heures au cours desquelles l'angoisse avait ainsi étreint les âmes compatissantes à la pensée de la menace pesant sur la vie d'un cheval de course.

Pourquoi ces réflexions désabusées ? Simplement parce que, en lisant le livre de Jean-Marie Carzou, qui vient de paraître sous le titre « Arménie 1915 » (1), je ne peux m'empêcher de comparer l'émotion qui s'est emparée dimanche des témoins du « drame » survenu sur une pelouse, à l'indifférence avec laquelle la plupart d'entre eux verront apparaître le livre de Carzou aux vitrines des librairies et liront les mots qui, sur la couverture, complètent et éclairent le titre : « Un génocide exemplaire ».

Il est vrai qu'au-delà d'un certain nombre de victimes, la sensibilité cède le pas à la statistique. Et qu'après Abdul Hamid il y a eu Adolf Hitler...

Le récit de Jean-Marie Carzou mérite cependant d'être lu et médité.

On y « voit » littéralement se dérouler sous les yeux du lecteur les massacres qui, à partir de 1895, ont annoncé et préparé la « solution » finale appliquée en 1915 à un petit peuple d'un million et demi d'êtres humains. Une « solution finale » dont la conception même et le déroulement évoquent irrésistiblement, à quelques « perfectionnements » près, la méthode qui sera appliquée un quart de siècle plus tard par Eichmann.

« Exemplaire », le génocide de 1915 l'est donc, à plus d'un titre. Ne serait-ce qu'en montrant la part prise aux côtés des Turcs par les Kurdes dans la sanglante liquidation de la minorité arménienne. Les Kurdes, qui font à leur tour

aujourd'hui — et sans que cela excuse ceci — la cruelle expérience du sort d'une minorité livrée au fanatisme et à la cruauté.

Mais c'est peut-être finalement, des toutes premières persécutions à nos jours, de l'« homme malade » aux jeunes Turcs, puis de Kemal Ataturk aux colonels protégés par la C.I.A. le comportement des régimes qui se sont succédés en Turquie et l'attitude des « puissances » qui donnent à réfléchir.

Les Allemands — qui, dans leur quasi-totalité, étaient hitlériens il y a trente ans — se sont officiellement désolidarisés des crimes nazis. Les Turcs, par contre, bien qu'il se soit écoulé deux fois plus de temps depuis la destruction de la minorité arménienne de Turquie, sont restés totalement solidaires de ceux qui ont commis le génocide. Solidaires au point de réagir par la voie diplomatique il y a moins de deux ans encore lors de l'inauguration à Marseille d'un monument élevé à la mémoire des victimes de ce crime contre l'humanité.

Quant aux grandes puissances, elles n'ont cessé de faire preuve d'une hypocrisie qui se manifeste, aujourd'hui encore, par le refus de reconnaître officiellement la réalité historique du génocide.

Il est vrai que trop d'intérêts sont en jeu. Et que l'on ne peut tout à la fois — nous en avons sous les yeux un affligeant exemple — défendre la morale internationale, le droit et la justice... et remplir les carnets de commande de « notre » industrie d'armement.

Henri Noguères  
(Le Quotidien de Paris)  
Jeudi 24 avril 1975

(1) Flammarion.

## DANS LE CANARD ENCHAINÉ...

### ARMENIE, 1915 (chez Flammarion)

Ce livre de Jean-Marie Carzou relate comment les Turcs ont massacré 100.000 arméniens en 1895, juste pour tâter le terrain, et comment, 20 ans plus tard, ce furent les grands cimetières sous la lune, quand 1.500.000 arméniens moururent dans l'indifférence générale ou la pitié distraite.

Génocide exemplaire : qui donc parle encore aujourd'hui de l'extermination des Arméniens ? demandait Hitler. On connaît la suite.

Aujourd'hui même, un peu partout dans le monde, des minorités ethniques ou religieuses se font copieusement rosser. Que fait l'opinion internationale ? Elle change de trottoir. C'est humain, mais en attendant, lisez toujours ce livre terrible : le moins qu'on puisse faire, parfois, par exemple quand une Sublime Porte n'est ni ouverte ni fermée (puisque'elle nie toujours la réalité des massacres), c'est d'avoir la chair de poule...

J. AI.  
(Le Canard Enchaîné)  
7 mai 1975.

## BOSTON



# LE SOIXANTENAIRE A TRAVERS LA PRESSE

## REQUIEM POUR UN PEUPLE

« Notre force doit résider dans notre rapidité et notre brutalité. J'ai donné l'ordre à des unités spéciales de S.S. de se rendre sur le front polonais et de tuer sans pitié hommes, femmes et enfants. Qui donc parle aujourd'hui de l'extermination des Arméniens ? »  
(Adolf Hitler, 22 août 1939).

En 1973 était inauguré, à Marseille, un monument érigé à la mémoire des 1.500.000 Arméniens victimes du génocide perpétré par les Turcs en 1915. L'ambassadeur de Turquie était rappelé à Ankara pour marquer la désapprobation du gouvernement turc à l'égard des autorités françaises qui ont laissé inscrire sur la plaque commémorative des « termes blessants pour la Turquie ».

En 1975, qui parle encore des Arméniens ? Qui se souvient que leur génocide fut le premier du vingtième siècle, qu'il a été parfait puisqu'il n'a pas eu lieu !...

## 3000 ans de lutte pour survivre

Le livre de Jean-Marie Carzou « Arménie 1915, un génocide exemplaire » retrace l'histoire de l'Arménie ou plutôt ses trois mille ans de lutte pour survivre. Installée bien avant l'ère chrétienne dans la région du lac Van et du mont Ararat, son empire a même atteint la Perse et les bords de la Méditerranée. En l'an 300, ce fut le premier peuple à embrasser le christianisme. Puis, vinrent les massacres : les Perses, les Romains et les Turcs. Aujourd'hui, les difficultés commencent au regard d'une carte, le mont Ararat, symbole de l'Arménie, n'est pas en Arménie : « Il l'a été, il ne l'est plus, il est en Turquie ». Il existe bien une Arménie située en URSS et personne n'oserait songer qu'elle est mutilée puisque le vaste territoire naguère appelé Arménie est désormais purement et simplement appelé la Turquie. Alors, existe-t-il une loi du retour et le quelconque espoir d'un foyer national arménien ?

La question arménienne commence en 1879 à la signature du traité de Berlin réglant la question d'Orient et la guerre sainte opposant le sultan au tzar venu se porter au secours des populations chrétiennes opprimées.

Le traité ouvre quarante ans de persécutions : les Arméniens croyant à l'article 61 du traité, les Turcs voyant dans les Arméniens les seuls responsables d'une ingérence de plus en plus forte des puissances étrangères, la France, l'Angleterre, et surtout l'Allemagne. Que dit l'article 61 ? « La Sublime Porte s'engage à réaliser les améliorations et les réformes nécessaires aux provinces arméniennes et à garantir leur sécurité ».

Les réformes sont sans cesse ajournées, des délégations arméniennes parcourent le monde, intercédaient en faveur de leur peuple auprès des grandes nations. Ils ne réclameront jamais autre chose que l'amélioration de leur sort, la liberté de parler leur langue, de vivre leurs traditions et de pratiquer leur religion à l'intérieur de la nation turque. Pour les Turcs, ils représen-

tent une enclave chrétienne au milieu d'un peuple musulman. Comme le note un diplomate russe à Erzeroum, capitale de l'Arménie turque en 1912 : « La situation du peuple arménien au milieu de musulmans haineux et fanatiques est effrayante : à chaque instant, ils craignent pour leur vie ».

Les réformes réclamées contrecarrent la tendance ultra-nationaliste du gouvernement turc : pour lutter contre l'ingérence étrangère pour le salut de l'empire, pour reconquérir la puissance, il s'agira de « turquifier » l'ensemble de la population et des institutions. Abdul Hamid, puis les jeunes turcs avec en tête Talaat et Kémal Pacha (Ataturk) poursuivront ce dessein pendant près de cinquante ans avec d'autant plus d'énergie que le spectre du partage par les puissances européennes rôde toujours. Il n'y a qu'une solution au problème arménien : c'est « l'Arménie sans Arméniens ». 300.000 victimes en 1894, 1.500.000 en 1915.

## Des responsabilités partagées

Les grandes puissances, la France l'Angleterre et l'Allemagne puis plus tard les Etats-Unis portent une grande part de responsabilités dans les massacres de 1895, répétition générale de ceux de 1915. Ils poursuivront toujours le même but, le partage du butin. En 1878, comme en 1919, au traité de Versailles, de Sèvres, de Lausanne en 1920, les négociations essentielles porteront sur la définition des zones respectives d'influence. En 1878, l'Angleterre se fait concéder Chypre comme prix de son silence. La Turquie pourra régler comme elle l'entend le problème arménien. Le traité de Sèvres qui reconnaît de facto l'Arménie n'est pas ratifié par le Sénat américain, avant-garde du courant isolationniste. A Lausanne, « il n'y a rien pour l'Arménie turque : rien, ni indépendance, ni mandat, ni foyer national, ni statut spécifique, ni autonomie, rien, pas même les bonnes vieilles réformes de 1878 et de 1914. Et ce dernier traité international sur la question a été rédigé exactement comme s'il n'y avait jamais eu ni Arméniens ni Arménie à l'ouest de l'Ararat. Quinze jours plus tard, à Lausanne également, les Etats-Unis signent avec la Turquie un traité bilatéral « d'amitié et de commerce ».

Aux victimes, aux réfugiés, il ne reste donc comme seul recours que la « sympathie universelle ». Aujourd'hui, en Turquie, les méthodes ont changé. Pourtant, le but reste le même : la question arménienne ne doit plus exister. Des « chicanes administratives » de toutes sortes (état civil, scolarisation turque interdiction de rénover les écoles et les églises sans autorisation, etc.) forcent les Arméniens à partir en exil. Et pourtant les Arméniens ne demandent pas de croisade. Ils demandent la justice, le droit de vivre comme les autres.

Nous n'avons plus le droit d'ignorer le destin tragique de ce peuple. Un très beau livre à lire et à méditer.

Alice RUDOVICH  
(La Terre retrouvée  
Tribune Sioniste  
Mai 1975).

## LE GENOCIDE DES ARMÉNIENS

Les Turcs de l'époque, ceux de l'empire ottoman, avaient décidé de les exterminer et ils exterminèrent tous ceux qui ne purent pas fuir, au total un million et demi... Un million et demi d'Arméniens..., les hommes d'abord, « tous ceux en âge de porter les armes », de 15 à 70 ans, puis les enfants et les femmes, à l'exception de celles qui furent sélectionnées pour les lupanars de la soldatesque.

Le Himmler turc de l'époque, Talaat Pacha, qui a droit aujourd'hui à un mausolée à Istanbul, était sans pitié : « Le gouvernement a décidé d'exterminer les Arméniens habitant en Turquie. Ceux qui s'opposeraient à cet ordre ne pourront plus faire partie de l'administration ».

Il y a donc eu soixante ans, le 24 avril 1915, commençait un « génocide si bien réussi qu'Hitler le 22 août 1939, le citait en exemple pour les propres génocides qu'il décidait : « Qui donc parle encore de l'extermination des Arméniens ».

Or, il se trouve que l'on répare plus que jamais de cette extermination qui fut aussi horrible que celle des Juifs par les nazis.

Car les Arméniens ont survécu. Soixante ans après leur disparition ils revendiquèrent le droit à une patrie et à un Etat qui soient bien à eux. Ils demandent réparation à la Turquie d'aujourd'hui. Tel est le sens des manifestations que les Arméniens de la diaspora ont organisées dans les pays où les orphelins de 1915 ont trouvé asile.

Il existe certes une Arménie aujourd'hui, l'Arménie soviétique annexée de force par l'impérialisme de Moscou le 2 décembre 1920.

Cette Arménie n'est qu'une petite partie de l'Arménie indépendante dont le traité de Sèvres, le 10 août 1920, avait proclamé l'indépendance.

Sans doute, les Arméniens se leurrent-ils, mais il est bon que leur voix soit entendue. Car il serait anormal que l'oubli endorme une fois de plus la lâcheté historique de tant et tant de pays.

Il y a environ six millions d'Arméniens dans le monde, répartis moitié-moitié en Union Soviétique (2.210.000 dans la seule Arménie soviétique en 1970) et dans les pays qui les accueillirent au Moyen-Orient (Liban, Syrie, Egypte) en Amérique (Etats-Unis, Canada), en Europe (France principalement où ils sont 200.000).

Les Arméniens de la dispersion se sont intégrés à leurs pays d'accueil. Arrivés pauvres, démunis de tout, ils ont su, par leur travail et leur intelligence, apporter davantage à ces pays que ce qu'ils en ont reçu.

A ce seul titre, ils méritent au moins la sympathie, l'amitié, et qu'on se souvienne du drame affreux dont leurs pères furent les victimes innocentes.

Noël DARBROZ  
(La Croix, Samedi 26 avril 75).

## PRESSE TURQUE ET CAUSE ARMÉNIENNE

C'est sous le titre « La Chambre des Représentants aux Etats-Unis et nos nationalistes », que M. Altan Eoymen, journaliste du « Cumhuriyet », a publié ceci dans son journal influent :

« On pose la question de savoir si les opérations militaires entreprises en Turquie, en 1915, par le Parti Ittihad contrôlé par le gouvernement turc, ont dépassé les buts qui leur étaient fixés. Le gouvernement turc jouait-il sur la gravité de la situation pour justifier une tentative de se débarrasser des Arméniens avant de les massacrer ? »

« Selon les documents disponibles et des informations de sources américaines, certains arméniens de Turquie furent motivés par des groupes qui voulaient l'éclatement de l'empire ottoman, et qui de ce fait, poussaient les arméniens à massacrer les Turcs qui vivaient près d'eux ».

« Il avait fallu intervenir militairement pour répondre à ces soulèvements et maîtriser la révolte. Laissons cependant cette question de côté, et reconnaissons un moment, qu'il y a quelques vérités dans les revendications de certaines organisations arméniennes de la Diaspora. Certains leaders d'esprit étroit, du Parti Ittihad, qui ont entraîné sans raison notre pays dans la première guerre mondiale, ont peut-être commis ces crimes et ces actes stupides. Mais quel Etat peut-il prendre le droit de faire supporter à la Turquie des événements qui en 1975, datent de 60 ans ? ».

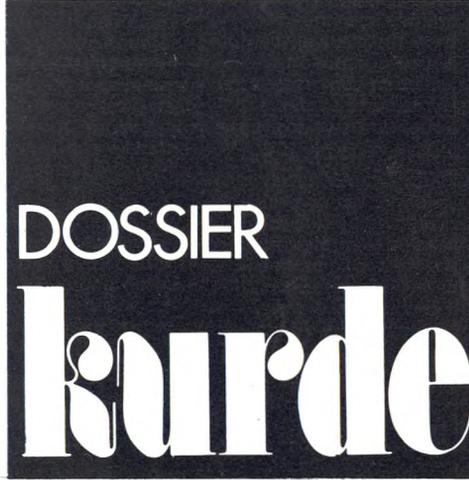
« Les leaders actuels du gouvernement allemand, successeur du régime hitlérien, sont-ils responsables du meurtre de six millions de Juifs pendant la deuxième guerre mondiale ? L'actuel gouvernement britannique est-il responsable des actes du gouvernement de Churchill ordonnant le bombardement de la ville de Dresde, en causant la mort de milliers de femmes et enfants ? Les leaders actuels de l'Union Soviétique sont-ils responsables des actes commis par le gouvernement de Staline qui fit exécuter de sang-froid les officiers polonais dans les forêts de Katyn, avant de les jeter à la fosse commune ? Dans l'Histoire du Monde, on peut facilement trouver des événements effrayants qui peuvent faire rougir. Puisque l'humanité progresse sans cesse en devenant plus civilisée, la tâche essentielle qui nous incombe est d'enterrer ces événements honteux plutôt que de les rappeler aussi souvent ».

Le journaliste conclut en rappelant que les Etats-Unis ont utilisé pour leur bombe atomique, les habitants de Hiroshima et de Nagasaki comme cobayes et rappelle le massacre de My Lai au Sud Vietnam. Il pose enfin la question suivante : « Les coupables d'actes aussi barbares sont-ils bien ceux qui nous demandent des comptes pour nos actes de 1915 ? ».

Traduit de l'Anglais.  
« The Armenian Reporter »  
Flushing (N.Y.) 1er mai 1975.

Après avoir largement participé aux massacres des Arméniens de Turquie, de la fin du siècle dernier à l'aube du XXe siècle, le peuple kurde a été victime à son tour de la politique turque et du silence des nations. Alors qu'ils étaient l'instrument des Turcs contre les Arméniens, « Les Turcs profitèrent des circonstances pour poursuivre l'installation des nomades kurdes en Arménie ; de cette époque (traité de Berlin de 1878) à 1914, plus de 100.000 Kurdes s'établirent ainsi dans les régions de Mouch, de Van et d'Erzeroum » (1). Après la 1ère guerre mondiale, le génocide des Arméniens ayant fait disparaître la population autochtone, le pays est repeuplé par les Kurdes. C'est ainsi que l'Arménie turque devient aux yeux des Kurdes, le Kurdistan turc.

De 10 à 12 millions, fiers de descendre des Mèdes de l'Antiquité, longtemps essentiellement nomade, le peuple kurde s'est géographiquement étalé. Le Traité de Sévres (10 août 1920) qui diminuait sérieusement la Turquie, reconnaissait le droit du Kurdistan à l'Indépendance, à côté d'une Arménie indépendante. Cette histoire contemporaine kurde, nous la trouvons résumée dans « Le Monde » du 19 mars 1975, sous la plume d'André Fontaine, dont l'article est partiellement reproduit ci-dessous.



« En se révoltant, Atatürk empêcha l'application du traité. Pour s'assurer leur soutien, il fit beaucoup de promesses aux Kurdes mais se retourna sans scrupules contre eux, une fois qu'il eut obtenu du traité de Lausanne (24 juillet 1923) des frontières qui soumettaient à son autorité, *grosso modo*, la moitié de la nation kurde. Il nia purement et simplement l'existence de celle-ci, interdit de parler kurde, décima les intellectuels et réprima avec la dernière brutalité les trois grandes insurrections de 1925, 1928 et 1937. M. Jean-Pierre Viennot, qui a consacré sa thèse de doctorat aux Kurdes, estime que le nombre des victimes a atteint plusieurs centaines de milliers (2). Pour le gouvernement d'Ankara, les Kurdes ne sont toujours que des « Turcs des montagnes » (3).

En Syrie, où ils ne sont qu'un demi-million, les Kurdes sont traités en citoyens de seconde zone. En Iran, on en compte quatre millions, mais le chah, qui s'est lui-même proclamé « Lumière des Aryens », rappelle à qui

veut l'entendre que les Kurdes sont, eux aussi, des Aryens et assure qu'ils sont si proches des Persans, notamment par leur langue, qu'il n'y a aucune raison de les en distinguer (4). Il y a pourtant eu, en 1945, à Mehabad, dans un morceau du territoire iranien qui n'était occupé ni par les Russes ni par les Américains, une République kurde indépendante, la seule de l'histoire.

Les Soviétiques n'y étaient peut-être pas pour rien. Les quelque cent mille Kurdes qui vivent sur le territoire russe, au sud de l'Arménie, y ont toujours été bien traités, et c'est à eux qu'est due une grande partie des études de kurdologie contemporaine (5).

En encourageant le sentiment national kurde, Joseph Staline espérait gêner les puissances impérialistes maîtresses des territoires où l'on trouvait, outre des Kurdes, du pétrole. La République de Mehabad n'était pas seulement kurde, elle était populaire. Ses soldats étaient équipés d'armements soviétiques, et l'une de ses premières décisions fut de recon-

Sur le mont Zozek, dénudé et brûlé par le napalm, un officier irakien capturé au combat est amené vers l'arrière.



naître le régime autonomiste établi à Tabriz, dans l'Azerbaïdjan d'Iran, au lendemain de la défaite du Reich, sous la protection de l'armée rouge.

La République de Mehabad fut l'une des premières victimes de la guerre froide. Sous la pression américaine, les Russes durent évacuer l'Azerbaïdjan d'Iran en 1946, et l'armée iranienne ne perdit pas de temps pour rétablir, à Mehabad comme à Tabriz, l'autorité du chah. Le chef de l'insurrection fut pendu et les manuels scolaires en kurde brûlés. Depuis lors, la revendication nationaliste kurde en Iran, qui est surtout à présent le fait d'éléments gauchistes, a revêtu un caractère limité, et elle a été toujours réprimée sans pitié.

## BARZANI GENERAL

L'armée de la République de Mehabad était commandée par un Kurde venu d'Irak, Mustapha Barzani, encore appelé Moullah Barzani, et c'est d'elle qu'il reçut ses étoiles de général, et un uniforme venu de Moscou. Deux ans auparavant, il avait déclenché une vaste insurrection, qui avait donné beaucoup de fil à retordre aux forces irakiennes.

Cette insurrection n'était pas la première. Si une partie des deux millions de Kurdes d'Irak, soit près du tiers de la population avaient choisi l'assimilation — Noury Saïd, l'homme des Anglais à Bagdad, et le maréchal Kassem, qui le remplaça, étaient tous deux d'origine kurde — un grand nombre réclamait l'indépendance ou, au moins, une autonomie très étendue dans les régions où les Kurdes sont majoritaires. Le fait que c'est là que se trouve le pétrole ne facilitait évidemment pas les choses.

Dès 1925, une révolte avait éclaté au Kurdistan d'Irak, concurrentement à celle du Kurdistan turc. Elle avait échoué, de même que celle de 1932, à laquelle avait participé Barzani. Celle de 1943 devait revêtir une toute autre ampleur. C'est à l'été 1945 seulement que, avec l'aide des bombardiers de la R.A.F. les soldats irakiens, commandés par le général britannique Renton, en vinrent à bout. C'est à ce moment que Barzani se décida à gagner Mehabad et la République populaire. L'année suivante, l'avance des troupes iraniennes le contraignit de nouveau à s'enfuir. Cette fois, c'est en U.R.S.S. que, avec cinq cents de ses fidèles, il devait trouver refuge, après s'être frayé un chemin, les armes à la main, à travers l'Irak, l'Irak et la Turquie. Il y resta douze ans, suivant des cours et faisant peu parler de lui, tandis que Bagdad, sous la férule de Noury Saïd, poursuivait une politique d'assimilation forcenée, à laquelle Téhéran, son allié du Cento, prêtait à l'occasion main-forte.

En 1956, Noury Saïd accusa Moscou « d'instruire Barzani et ses hommes pour la formation d'une armée appelée à retourner en Irak, en vue d'opérations militaires et pour détruire l'Irak complètement ». Deux ans plus tard, il était assassiné en compagnie de son roi, et la république était instaurée à Bagdad avec un programme progressiste. Le 7 octobre 1958, le général Kassem, devenu président, accueillit solennellement Barzani à Bagdad. Le parti démocratique kurde est autorisé, les journaux kurdes peuvent paraître. Mais Kassem se méfiait de Barzani et de ses liens avec l'U.R.S.S. Les promesses faites à la population kurde pour améliorer son sort ne sont pas tenues ; elle résiste de plus en plus à une dictature qui se fait très pesante. Et c'est, en 1961, l'insurrection. Depuis lors, Kassem a été tué à son tour, plusieurs coups d'Etat se sont produits à Bagdad, des cessez-le-feu ont été décrétés, des accords conclus, même, qui reconnaissaient solennellement l'autonomie des Kurdes, leur donnant des droits dont aucun Kurde, en dehors de l'Irak, ne pourrait rêver. Certains se sont ralliés à Bagdad. Mais la méfiance a été plus forte et à chaque fois les hostilités ont repris.

Au début, les insurgés bénéficiaient de l'appui ouvert de l'U.R.S.S. qui alla jusqu'à déclarer, en juillet 1963, qu'elle ne resterait pas

indifférente devant la participation aux opérations de contingents étrangers. La Mongolie, dont les liens avec le Kremlin sont notoires, devait demander l'inscription de la question de « l'extermination systématique des Kurdes » à l'ordre du jour de l'Assemblée Générale des Nations Unies, quitte à y renoncer sans explication quelques semaines plus tard. La *Pravda* du 7 octobre 1963 exaltait « la lutte du peuple kurde et de ses vaillants combattants, sous les ordres du héros national Mustapha Barzani ». Elle accusait l'Irak de mener une « guerre de génocide » avec la complicité de la Turquie, de l'Iran et de la Syrie.

Qui aurait cru alors que c'était de l'U.R.S.S. que l'Irak recevrait, plus tard, l'essentiel de l'armement utilisé contre les Peshmerga (6) les combattants kurdes ?

La vérité c'est que ceux qui prenaient alors Barzani pour un « agent soviétique » se trompaient autant que ceux qui ne veulent voir en lui aujourd'hui qu'un « agent de l'impérialisme ». Chef d'un peuple qui veut se gouverner lui-même, comme l'atteste le sacrifice de dizaines de milliers de ses fils, ne pouvant lutter tout seul contre un gouvernement disposant des armements les plus modernes et de la neutralité bienveillante des Grands, y compris de la France, qui ont besoin du pétrole irakien, Barzani a bien été obligé de se retourner vers l'Iran le jour où l'U.R.S.S. a décidé, après ses déconvenues au Caire, de jouer à fond la carte de Bagdad. Il l'a fait d'ailleurs avec une brutalité et un cynisme comparables à ceux de ses amis et adversaires successifs, puisqu'il n'a pas hésité à livrer à la police du chah plusieurs dizaines de nationalistes kurdes d'Iran qui avaient cru pouvoir trouver refuge dans les terres tenues par les Peshmerga.

Depuis longtemps il était évident que Téhéran ne souhaitait pas la victoire des Kurdes, quand ce ne serait que parce qu'elle aurait eu des répercussions sur le comportement des Kurdes d'Iran. Dans l'interview qu'il a donnée au *Monde* avant sa visite en France en juin dernier (7), le chah a pratiquement reconnu qu'il soutenait les Peshmerga assez pour empêcher les Irakiens de gagner, mais pas assez pour leur permettre de gagner eux-mêmes. Les Kurdes n'étaient pour lui qu'une carte, une carte majeure, qu'il a tenue en réserve, jusqu'au jour où il a pu l'échanger contre le désarmement du courant anti-iranien dans les pays arabes et la garantie de la libre circulation de ses bateaux dans le golfe Persique et le Chatt-El-Arab. L'accord sera-t-il longtemps respecté ? Prélude-t-il vraiment, comme certains le soutiennent à une réduction de l'influence des Etats-Unis et de l'U.R.S.S. dans la région ? L'avenir seul répondra à ces questions. En attendant, on se contentera de constater qu'il s'agit d'une démonstration de *Realpolitik* à la Bismarck. De cette *Realpolitik* qui fait plus facilement la grandeur des Etats que le bonheur des peuples. Aujourd'hui les Kurdes, demain... ».

**Les Kurdes sont donc abandonnés de tous, depuis le jeudi 6 mars 1975. A cette date intervenait l'accord de réconciliation irano-irakien, conclu sous l'égide du Président Boumédiène. Cet accord implique la fin de l'assistance multiforme fournie par le chah aux autonomistes kurdes qui ont repris le combat contre les troupes gouvernementales irakiennes depuis près d'un an. Jusqu'à présent la frontière irano-irakienne était « perméable » et les partisans kurdes s'assuraient**

## ainsi un ravitaillement de l'extérieur. Désormais le contrôle de cette frontière par les autorités va isoler les kurdes de la communauté internationale.

« Que vont devenir les Peshmerga ? Les dizaines de milliers de Kurdes d'Irak qui ont trouvé refuge en Iran ? A la prescription du droit civil interne qui condamne la non-assistance à une personne en danger, le droit international a substitué le pharisaïsme de la « non-ingérence » dans les affaires des autres. C'est ce qui fait que jamais les Nations Unies ne se sont occupées des Kurdes. Ne se trouvera-t-il pas aujourd'hui, parmi leurs cent trente-sept membres, un seul pour évoquer cette tragédie ? ».

André FONTAINE

(1) « L'Arménie », Jean-Pierre Alem. P.U.F. Coll. « Que sais-je ? », n° 851 Paris 1972, page 48.

(2) « Au printemps de 1930, les Tuks usèrent des moyens les plus violents et les plus féroces pour réprimer le soulèvement massif d'Ishan Nouri Pacha, dans la région du Mont Ararat. Cousus vivants dans des sacs, cent intellectuels kurdes furent notamment jetés dans le lac de Van. Aux protestations de la 2e Internationale socialiste, émue par ces hécatombes, Mahmoud Essad, ministre turc de la Justice, répliquait avec cynisme : « Ceux qui ne sont pas de pure origine turque, dans ce pays, n'ont qu'un droit : celui d'être esclaves ». Et pour mieux coiffer cette traite des kurdes, le gouvernement d'Ankara décrétait, le 5 mai 1932, une loi de déportation « pour raisons sanitaires, matérielles, politiques, culturelles et stratégiques ». Une partie du Kurdistan se vit ainsi transformée en désert. L'appellation de Kurde devint illégale. On ne devait plus parler — et encore de nos jours — que de « Turcs montagnards »... Les Turcs touchaient les sommets de l'horreur en faisant brûler vifs, à Dersim, sur de monstrueux bûchers, cinquante mille femmes, enfants et vieillards. Un instant incommodé par l'odeur de la chair rôtie, l'Occident parut enfin s'émouvoir. Djelal Bey, ministre de l'intérieur turc, apaisa ces scrupules en ces termes : "Les brigands ont été civilisés par la force" ».

« Le Kurdistan ou la Mort », René Mauriès. Ed. R. Laffont - Paris 1967, pages 62 et 63 (Note de la Rédaction).

(3) Cf. « Le Monde » du 27 juillet 1971. « Est turc qui veut être Turc... » (un grand principe du « Turkisme », défendu par Atatürk) (note de la Rédaction).

(4) L'Iran est le seul pays non-arabe inséré de la sorte dans le Proche-Orient : sa population, bien qu'ayant adopté l'écriture arabe et embrassé l'Islam, est indo-européenne (ou encore aryenne) et non sémite. Les Kurdes, comme les Arméniens et les Iraniens, sont également aryens, et c'est par cette relation que le Chah ose dénier toute entité aux Kurdes... (note de la Rédaction).

(5) En 1973, « l'Université d'Erévan a donné sa première promotion de gradués en kurdologie. Les jeunes spécialistes, gradués en histoire, langue et littérature kurdes, ont été nommés à divers postes dans plusieurs établissements culturels et instituts de recherches scientifiques en Arménie soviétique ».

(« L'Arménie aujourd'hui », (Erévan). n° 23 - 1973). A titre d'exemple, nous dirons également que le journal « *Ria Taza* » (Voie Nouvelle) est édité en Arménie depuis 1930. C'est le seul périodique publié en langue kurde en Union soviétique. « *Ria Taza* » qui paraît deux fois par semaine, publie les nouvelles œuvres des auteurs kurdes soviétiques, des œuvres populaires kurdes etc... (note de la Rédaction).

(6) Peshmerga : partisan kurde.

(7) Cf. « Le Monde » du 25 juin 1974.

**11 mars 1974.** Un statut d'autonomie est octroyé aux provinces kurdes mais il est repoussé par les Peshmerga. Pour Idriss Barzani, c'est une occasion pour les Irakiens de préparer une nouvelle offensive dans de meilleures conditions.

**Fin mars 1974.** Les partisans kurdes reprennent les armes, le Kurdistan irakien est déchiré par la guerre.

**Juillet 1974.** Les Peshmerga envisagent la destruction des installations pétrolières de Kirkouk.

**Août 1974.** La double offensive des troupes gouvernementales irakiennes en direction de Rawandouz et de Raniya (frontière iranienne) empêche les Kurdes de réaliser leur projet.

**15 septembre 1974.** Bagdad accélère la mise en œuvre du statut d'autonomie du Kurdistan. Dans le même temps, la guerre s'intensifie. Offensives et contre-offensives se succèdent à partir du 15 septembre, avec une violence et une férocité rarement atteintes depuis le début du conflit kurdo-irakien, en 1961.

**Octobre 1974.** L'académicien soviétique dissident André Sakharov a fait savoir qu'il avait adressé un appel aux Nations Unies, demandant qu'un corps de pacification soit envoyé en Irak du nord, où « le gouvernement mène une guerre cruelle contre la minorité kurde ». L'académicien, l'un des fondateurs du Comité (illégal) pour la défense des droits de l'homme en URSS, a demandé également au Conseil de Sécurité d'adopter une résolution condamnant les actions des troupes irakiennes contre les Kurdes. Il propose enfin que soit suspendue l'assistance militaire apportée par certains états à l'Irak sous la forme d'envois de spécialistes.

**1er et 2 décembre 1974.** M. Chirac est en visite officielle à Bagdad. Les ventes de biens d'équipement de la France à l'Irak seraient triplées par rapport à 1973. Des assurances sont données aux Irakiens sur la destination des armes vendues par la France à l'Iran : elles ne serviront pas les Kurdes.

**6 mars 1975.** Accord de réconciliation irano-irakien. Le Chah s'engage à ne plus aider les insurgés Kurdes d'Irak.

**8 mars 1975.** Cet accord a été mis immédiatement à profit par les Irakiens qui lancent aussitôt une grande offensive contre les positions kurdes. Le 8 mars 1975, les stations de radio irakiennes et iraniennes mettent fin à la guerre des ondes.

**13 mars 1975.** Une semaine, jour pour jour, après la réconciliation irako-iranienne d'Alger, le gouvernement de Bagdad annonce qu'à la demande de l'Iran, il suspendait provisoirement — à compter de jeudi matin 13 mars — les opérations militaires dans le nord du pays contre les forces kurdes. Violents combats vers Rawandouz. Soleimaniyé, Ezmir et Rani.

**19 mars 1975.** Le gouvernement de Bagdad a rejeté catégoriquement le mercredi 19 mars, l'offre de négociation des dirigeants de la rébellion kurde, annonce l'agence de presse irakienne.

L'amnistie offerte aux rebelles kurdes garantit à ceux qui déposeront les armes qu'ils ne feront l'objet d'aucune poursuite. Elle s'applique également aux Kurdes irakiens qui se sont réfugiés en Iran et dont le nombre atteindrait 140.000 personnes. Le Conseil du Commandement de la Révolution (C.C.R.) irakien leur lance un appel pour qu'ils rentrent dans leur pays.

A Téhéran. Le gouvernement a invité les réfugiés à décider avant le 1er avril s'ils désirent s'établir définitivement en Iran, et affirmé qu'il accueillerait jusqu'à cette date tous les réfugiés qui lui demanderaient asile.

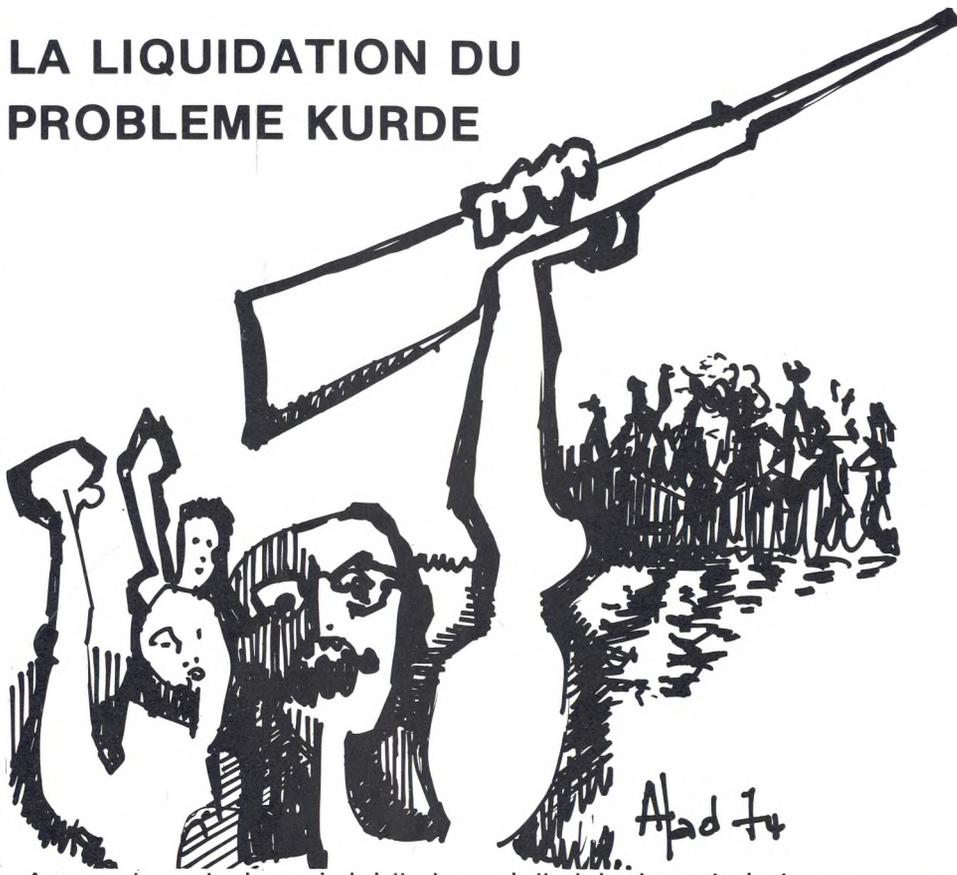
A Ankara. L'agence Anatolie a annoncé que des gendarmes turcs avaient tué trois Peshmerga (combattants kurdes) au cours d'un affrontement sur la frontière turco-irakienne. Les trois hommes faisaient partie d'un groupe de vingt personnes qui aurait tenté de pénétrer en territoire turc.

**20 mars 1975.** L'association France-Kurdistan publie un communiqué rappelant que « la connivence des Etats de la région, quelles que soient leurs idéologies proclamées, a pour effet d'étouffer la lutte pour son autodétermination d'une minorité nationale opprimée ».

Le peuple kurde combat parce qu'il refuse la politique d'arabisation du gouvernement irakien, l'amputation du Kurdistan de la moitié la plus riche de son territoire et une direction politique soumise aux autorités de Bagdad.

Par dizaines de milliers, des réfugiés ont déjà fui les bombardements et les excès de l'armée irakienne, et il est à craindre que l'offensive actuelle ne prenne un caractère particulièrement atroce. L'opinion doit

# LA LIQUIDATION DU PROBLEME KURDE



**Au cours de ces derniers mois, la lutte des combattants kurdes contre les troupes gouvernementales irakiennes se retrouvait au premier plan de l'actualité. Nous ne pouvons que déplorer la discrétion de la presse sur ce sujet épineux. Depuis quelques temps, le gouvernement irakien menait des opérations d'envergure contre la minorité kurde. Intervenant après le traité soviéto-irakien d'avril 1972, qui privait les Kurdes d'un soutien politique important, après l'entente turco-irakienne de l'été 1974 garantissant la stricte fermeture de la frontière turque, l'accord signé le jeudi 6 mars 1975 à Alger entre le Chah et le Vice-Président du Conseil irakien achevait de priver les combattants kurdes de tout soutien logistique.**

**Toutes les frontières du Kurdistan irakien étant désormais étanches, les troupes gouvernementales n'avaient plus qu'à lancer une grande offensive pour nettoyer le Kurdistan rebelle et liquider le mouvement national kurde. C'est ce qu'elles n'ont pas manqué de faire.**

**Nous présentons ci-dessous le film des événements.**

être alertée sur cette situation (d'autant plus que la France vend des armes à l'Irak). Ecraser une minorité nationale reste un acte criminel, même si les responsables d'une telle politique se réclament du Socialisme...

Parmi les signataires, on relève les noms de S. de Beauvoir, J.-M. Domenach, R. Garaudy, G. Halimi, A. Kastler, J.-P. Sartre, etc...

**21 mars 1975.** M. Mitterrand fait savoir qu'il saisit la Croix-Rouge Internationale, la Ligue des Droits de l'Homme, et l'Association Internationale des Juristes Démocrates du problème des Kurdes irakiens, afin « qu'elles enquêtent et proposent toute mesure utile pour sauver des vies humaines ».

**22 mars 1975.** La résistance armée au Kurdistan semble s'effondrer. La plus grande confusion règne dans les provinces kurdes. « La guerre est finie » déclare le Général Barzani, avant d'expliquer à des journalistes anglo-américains « Nous sommes seuls, sans amis. Les Américains ne se sont révélés d'aucune aide. Des jours sombres nous attendent ».

Le Général Barzani se prépare à traverser la frontière pour se réfugier en Iran. Des dizaines de milliers de réfugiés kurdes souffrent de la faim. Dans le même temps, l'attitude du gouvernement iranien se durcit à l'égard des rebelles kurdes. La décision du Général Barzani de renoncer aux combats pourrait avoir été prise à la suite de menaces voilées de l'Iran d'aider les autorités irakiennes à y mettre fin. Cependant, selon l'agence Reuter, trois des dix-sept divisions kurdes, soit environ neuf mille hommes, auraient refusé de se soumettre aux autorités irakiennes.

**25 mars 1975.** Le nombre des réfugiés kurdes en Iran atteindrait 250.000. Des milliers de Peshmerga se rendent. Partout dans le Nord, le spectacle est le même. Surgis des montagnes, des cavernes, des villages où ils se cachaient, des milliers d'hommes arrivent en groupes compacts. Ils ne sont ni hâves, ni déguenillés, ils n'ont pas l'apparence de vaincus. Les fusils s'entassent, les cartouchières s'amoncellent, les mitrailleuses s'alignent, des pièces d'artillerie légère et des bazookas figurent aussi dans cet arsenal.

Pour chaque arme rendue, les Peshmerga touchent 150 dinars (environ 1.500 F). Le gouvernement promet le pardon et donne des assurances pour reconstruire rapidement les villages dévastés. Les armes proviennent de tous les pays. Elles sont américaines, anglaises, françaises, allemandes même, mais les armes U.S. dominent. Le Général Barzani a révélé que depuis le début de la guerre, en mars 1974, il avait reçu de « multiples encouragements de l'Iran, ainsi que de nombreuses promesses qui n'ont pas été tenues ». On signale que les combats continuent dans la région de Mossoul.

**30 mars 1975.** Le Chef du gouvernement turc vient de faire savoir que l'armée turque s'opposerait à toute infiltration de réfugiés kurdes en Turquie. Selon le quotidien turc « Milliyet », six-cent-cinquante maquisards kurdes se seraient donné la mort plutôt que de se rendre aux forces irakiennes.

**31 mars 1975.** Bagdad - Le Conseil de commandement de la révolution irakienne a décidé, lundi 31 mars, de prolonger jusqu'à la fin du mois d'avril le délai durant lequel les « citoyens kurdes » réfugiés en Iran pourront regagner leur pays en bénéficiant de l'amnistie.

Le Général Barzani estime que la débâcle de ses troupes au cours des deux dernières semaines a essentiellement des causes politiques et que les Kurdes n'ont pas été défaits par l'armée irakienne.

**31 mars 1975.** Les deux délégués de la Fédération Internationale des Droits de l'Homme estiment que l'objectif actuel du gouvernement de Téhéran est de mettre fin au conflit kurde par une politique de dispersion et d'assimilation forcée. Ainsi la plupart des médecins kurdes réfugiés en Iran sont envoyés à l'étranger, notamment au Pakistan. Le Général Barzani lance un appel en faveur d'un contrôle international du sort des réfugiés du Kurdistan afin « d'arrêter l'ethnocide en cours » (12.000 familles sont en cours de dispersion).

D'autre part, toujours selon ces représentants, trente mille Peshmerga sont regroupés et formés à manie- ment des armes les plus modernes dans les camps

iraniens. Il semblerait ainsi que Téhéran garde un atout en réserve pour le cas où ses relations avec Bagdad prendraient un tour difficile.

**1er avril 1975.** le délai accordé par Bagdad aux rebelles kurdes expire. Le secrétaire général du P.D.K. (Parti Démocratique du Kurdistan) déclare que plus de 5.000 femmes, enfants et vieillards ont péri en fuyant vers l'Iran et qu'un millier de Peshmerga ont été exécutés, après avoir déposé les armes en se fiant à l'amnistie offerte par le gouvernement de Bagdad. A l'automne 1974, l'assistance de Téhéran s'était considérablement accrue. En septembre, les Kurdes disposaient de missiles antichars ultra-modernes et de pièces d'artillerie de 155 millimètres d'origine iranienne. L'intervention de l'Iran prend peu à peu une forme directe, des unités d'artillerie — dont au moins une batterie de missiles sol-air Rapier — dotées de savants iraniens participent aux combats sur le sol irakien. Mais il est maintenant établi que les Iraniens avaient imposé un contrôle draconien sur l'assistance militaire qu'ils fournissaient à l'armée kurde, dans le but précis d'empêcher la constitution de dépôts d'armements et de munitions qui auraient pu donner aux Peshmerga une certaine marge de liberté. Le Chah d'Iran aurait mis en application les clauses de l'accord irano-irakien, encore plus impitoyablement que n'osaient l'espérer les autorités de Bagdad. Dans les huit heures qui suivirent les embrassades d'Alger, des camions militaires iraniens remorquaient vers la frontière les canons de 155 mm. Les convois ont repris inexorablement la route Hamilton — cette fois en sens inverse — remportant en Iran, l'équipement fourni aux maquisards : des armes bien sûr, mais aussi des vivres, alors que la famine menace le Kurdistan et que des milliers de personnes ne mangent plus à leur faim depuis quelques semaines près de la frontière turque.

**2 avril 1975.** Vint-quatre heures après l'expiration du délai imparti aux Kurdes pour se réfugier en Iran ou se soumettre, l'armée irakienne pénètre au cœur même de la zone rebelle et occupe les anciens quartiers généraux kurdes. Dans la région de Galala, sur 6.000 personnes, 5.000 avaient fui.

**3 avril 1975.** La radio de Bagdad annonce que la situation est redevenue « normale » au Kurdistan, et que l'armée a pris position le long de toutes les frontières nord de l'Irak. A la même date, à Genève, le Comité International de la Croix-Rouge (C.I.C.R.) annonce, qu'à la demande du gouvernement irakien, la Croix-Rouge est contrainte de mettre fin à ses opérations de secours au Kurdistan irakien.

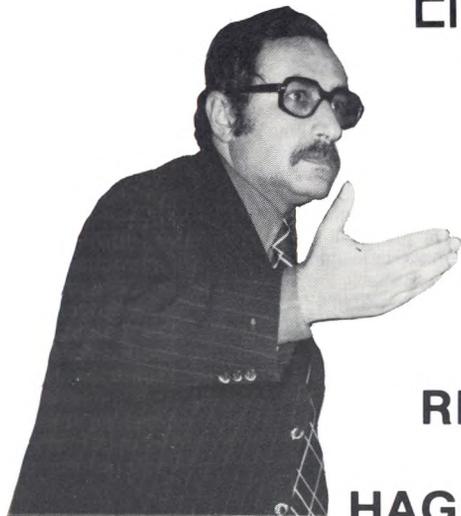
**7 avril 1975.** Le président irakien annonce la fin de rébellion kurde, et fait l'éloge « des bonnes dispositions » manifestées à Téhéran. A la même date, on exécute à Téhéran deux Irakiens d'origine kurde qui avaient essayé de détourner, début mars 1975 un appareil irakien. Malgré le nombre très élevé des détournements d'avions ces dernières années, c'est la première fois que des pirates de l'air sont condamnés à mort et exécutés.

**3 mai 1975.** Deux journaux iraniens publient une interview du Général Barzani, qui affirme renoncer définitivement à la lutte armée. Le Général est âgé de soixante-treize ans. Il conclut en affirmant qu'il éprouve un sentiment de « détente et de sécurité » à vivre dans un pays gouverné par « un vrai chef aryen », le Chah.

**4 mai 1975.** Bagdad - Un important défilé militaire se déroule pour célébrer la victoire sur la rébellion kurde. Le chef de l'état-major irakien a déclaré à cette occasion à l'agence irakienne d'information que 1.640 militaires des forces armées irakiennes ont été tués et 7.903 blessés au cours des « opérations de liquidation de la clique des rebelles au nord de l'Irak », de mars 1974 à mars 1975. Ce bilan comprend 66 officiers tués et 388 blessés.

Devant tant de gâchis, la responsabilité des dirigeants kurdes est lourde. Il ne fait pas de doute que la décision d'abandonner les formes traditionnelles de la guérilla et de mener une guerre classique à Rawandouz a constitué une grave erreur fondée sur le postulat de la permanence de l'assistance militaire iranienne.

Aujourd'hui, la presse occidentale a jeté le « black-out » sur la réalité kurde. Il est fâcheux que les peuples opprimés, numériquement plus faibles, servent toujours de monnaie d'échange sur le marché politique des puissances plus importantes ; il est encore plus regrettable que la presse internationale garde une discrétion remarquable sur une cause aussi noble.



## RENCONTRE AVEC HAGOP BALIAN

— Par vos écrits, Hagop Balian, vous vous situez dans un contexte arménien très spécial. Vous semblez vouloir redéfinir « l'état » des Arméniens dans la Diaspora. Qu'en est-il ?

— Il faut comprendre cette Diaspora arménienne ; c'est une Diaspora tout à fait particulière, étant donné qu'elle n'a pas été créée par une sorte d'émigration massive pour chercher fortune, cette Diaspora a été imposée. Cette Diaspora ne peut pas être condamnée à la perte parce que les Arméniens n'ont pas voulu de cette Diaspora.

Ce que nous appelons Diaspora est vraiment aujourd'hui planétaire, si le terme est permis, parce qu'il y a une Diaspora à l'intérieur de l'Union Soviétique, étant donné que l'Arménie fait partie de l'Union Soviétique ; il y a aussi d'autres Diasporas dont les limites ne sont pas définies, de la Nouvelle Zélande jusqu'à Téhéran, il y a la Diaspora.

Les Arméniens maintenant sont immergés dans diverses cultures. Or, dans notre univers, et je vais en parler dans ma thèse, ces diverses cultures subissent des mutations sociales, étant donné que la civilisation, dans le monde est en train de devenir une civilisation des villes. J'en parle d'ailleurs en particulier dans un article. Dans cette civilisation, les Arméniens sont en train de perdre ce que je considère comme étant le facteur d'équilibre de toutes les communautés : les travailleurs de la terre.

Chez les Arméniens il ne reste plus de travailleurs de la terre.

Il n'y a que deux îlots : l'un à Anjar au Liban où il y a un village uniquement peuplé d'Arméniens et l'autre dit-on à Fresno, en Californie, aux Etats-Unis, seuls endroits où il y aurait encore des travailleurs de la terre.

Donc nous perdons cet élément solide d'une nation, d'une communauté et les Arméniens dans ces villes qui deviennent gigantesques, risquent de perdre leur identité.

— Dans cette identité quelle est la place que vous attribuez à la culture arménienne ?

— Les Arméniens de la Diaspora n'étant pas capables de maintenir leur culture comme une culture vivante, celle-ci devient une sorte de sub-culture, une sorte de culture seconde par rapport à la culture principale qu'ils sont obligés d'assimiler, en France la culture française, aux Etats-Unis la culture anglo-saxonne...

Si un peuple perd sa propre culture, il perd sa propre vision du monde et donc perd sa langue. Or une langue n'est pas simplement un moyen de communication, mais c'est aussi une sorte d'héritage d'idées. C'est Brunshvigg que je cite, il parle de « héritage de mots, héritage d'idées ». Cela est très important. Et finalement nous risquons de perdre cette fidélité de nous à nous-même, que nous pouvons trouver par la culture. C'est pour cela qu'il est nécessaire que la Diaspora se définisse et retrouve sa voie. Peut-être cette voie est-elle très difficile, peut-être faut-il aller à contre courant des lois sociologiques ?

— Justement pensez-vous qu'exprimer des revendications territoriales dans la société occidentale place notre communauté en marge des lois sociologiques assimilatrices et quelle part ces revendications prennent-elles dans le concept d'arménité de la Diaspora ?

— Jusqu'aux années 45 la Diaspora n'avait pas trouvé son vrai visage, étant donné que cette Diaspora était une sorte d'arménité, qui était gouvernée par des gens venus du pays. Donc ils vivaient selon les normes, les critères du pays. Maintenant il y a une jeunesse, une génération née dans une sorte d'exil. Il est vrai que nous avons tous des nationalités mais ces jeunes, qui n'ont pas le handicap de leurs prédécesseurs notamment celui de la survie, essaient d'opérer une prise de conscience de leur entité malgré toutes les différences qui les séparent. Ils entrent dans une sorte de processus qui pourrait les conduire à la lutte pour la revendication de leurs terres, où leur histoire a eu lieu, où finalement ils peuvent trouver leur réidentité. Je donne souvent cet exemple en parlant des espions, qui se retrouvent avec la moitié d'un dollar. Nous avons la moitié de notre identité si vous voulez, même avec une culture. L'autre identité, c'est la partie importante de la terre où un peuple puise ses racines. Ces terres nous les avons perdues et il faut les récupérer. Il faut redéfinir la Diaspora dans l'optique même, si vous voulez dans cet objectif de la récupération des terres. La Diaspora ne peut pas survivre en faisant abstraction de cet impératif territorial.

— Permettez-moi une question personnelle. Nous vous connaissons en tant que personnalité enseignante au Liban. Vous nous avez parlé d'une thèse, vous êtes actuellement en France, situez pour nos lecteurs votre personnage sur le plan de l'université et votre venue en France.

— Après seize ans d'enseignement j'ai trouvé les moyens de me recycler, le mot n'est peut-être pas très approprié, mais j'ai voulu faire des études parce que l'enseignement use. Cela use l'homme, use les idées, car dans l'enseignement il y a une difficulté : nous sommes condamnés à nous répéter. Pour sortir de cette ornière j'ai voulu commencer une thèse. Avec quelques difficultés peut-être j'ai fait accepter à mon patron, à celui qui va diriger ma thèse, l'idée même de cette thèse ; il a lu le projet, il l'a accepté. Cette thèse s'inspire de notre problème. Dans la Diaspora il y a un parti politique, né dans l'Arménie pour une situation particulière. En l'occurrence il s'agit du Dachnagtsoutioun, les étrangers le nomment en général Fédération Révolutionnaire Arménienne. Ce parti de sa naissance jusqu'à aujourd'hui a lutté sur le sol, contre l'oppression turque, a été amené par la conjoncture historique à créer une Arménie dans la région du Caucase. Ce parti a réussi l'unification des deux Arménie ou plutôt des deux populations des deux Arménie. En effet, lors de l'indépendance les Arméniens de la Turquie avaient leurs députés au parlement d'Erévan ; ensuite ce parti a dû quitter le pays après la soviétisation de l'Arménie et essaie depuis d'être la force vive de la nation dans la Diaspora.

— A votre sens quel est le rôle qui incombe aujourd'hui à ce parti ?

— Le parti, ce n'est pas un secret, avec ses ramifications, avec les diverses associations parallèles, sportives, culturelles, essaie d'encadrer la survie de la nation, essaie de maintenir la nation dans sa propre culture. Et c'est très difficile pour un peuple de parler de nation dans les conditions où les Arméniens vivent. Il faut se mettre d'accord sur cette appellation de nation. Il y a plusieurs définitions. Certains parlent de mystique, d'autres de race, peut-être y a-t-il tout cela à la fois, la langue, la culture, l'histoire commune vécue dans un pays qui a été le nôtre. Et le parti Dachnag se donne aujourd'hui comme cette idéologie qui synthétise tous ces éléments. Au début ce parti a lutté pour la justice sociale, c'est pour cela qu'il a été un parti socialiste, mais maintenant le parti essaie de se redéfinir dans cette nouvelle lutte qui s'ouvre, surtout en cette année du soixantenaire. Parce qu'il ne s'agit plus pour lui des questions sociales, qui sont importantes mais qui ne sont peut-être pas primordiales pour le parti. Les nations constituées, les états constitués peuvent se permettre de s'enliser dans les questions sociales justes, mais le parti et le peuple arménien ne peuvent pas, encore, parler de toutes ces luttes, lorsque à ce peuple manque l'essentiel, une patrie qui serait capable d'avoir toute la nation, de donner la possibilité d'épanouissement à toute une nation, parce que dans les conditions diasporiques, chaque Arménien est une personnalité scindée en deux ; nous sommes nous-mêmes et nous sommes différents de nous-mêmes et finalement la reconstitution de la patrie serait la redécouverte de la personne intégrale, totale qui pour le moment est refusée à chacun de nous et chaque Arménien, d'ailleurs, subit ce traumatisme dès sa naissance. Il est un citoyen, mais il est différent des autres ; d'ailleurs les gens nous le font sentir aussi.

— Je vois que votre formation personnelle, philosophique et politique, vous amène à partir d'une question tout à fait personnelle, c'est-à-dire votre thèse, dont vous ne nous avez pas donné le titre, à une question politique. Nous étions heureux d'avoir le titre de votre thèse, mais d'autre part, pour enchaîner sur la question politique, il y a eu un appel au peuple arménien qui a été diffusé par la presse et par des tracts. Que représente-t-il de nouveau par rapport à la situation politique arménienne antérieure, qu'apporte-t-il, quelles perspectives cet appel peut-il ouvrir ?

— S'il s'agit du titre de ma thèse, tel que je l'ai déjà présenté, j'ai mis « structure et idéologie du parti Dachnagtsoutioun, dans le cadre des mutations sociales ». Naturellement la partie historique n'est pas la plus importante, ce que je vais essayer de mettre en valeur c'est surtout les mutations sociales et ce changement de structure et d'idéologie. Je considère le parti comme étant un petit échantillon sur lequel j'ai centré l'évolution aussi du peuple en général. Donc il y aura toujours un va et vient entre peuple et parti ; d'ailleurs ce parti n'est pas comme les autres, ce n'est pas un parti initiatique, ce n'est pas une société secrète, c'est un parti qui répond à une nécessité nationale, donc il y aura toujours un recours au peuple et un retour au parti. En ce qui concerne cet appel au peuple, cet appel est signé par les trois partis arméniens. Je souligne le mot arménien parce que ces trois partis se considèrent essentiellement des partis arméniens. Ce ne sont pas les ramifications d'un autre parti ayant son siège ailleurs. Ces trois partis (le parti Social Démocrate Hintchak, le parti Libéral Ramgavar, le parti Dachnagtsoutioun) ont signé un appel au peuple où l'on parle d'unanimité, de coopération.

Ils ont défini pour le soixantenaire une politique commune d'après l'appel lancé au peuple, où il y a reconnaissance du génocide par les instances internationales et il y a aussi revendications des territoires arméniens qui font maintenant partie des provinces orientales de la Turquie. Ces provinces constituent l'Arménie historique, rasée, dépeuplée par un acte criminel. Et sur ces terres maintenant il n'y a presque pas d'Arméniens. Pourtant ces terres appartiennent aux Arméniens. D'ailleurs j'ai beaucoup aimé le livre d'un Français, qui est apparemment pro-turc où il parle de la Turquie sans les Turcs et ensuite de la Turquie avec les Turcs (Jean-Paul Roux — *Turquie* — Editions du Seuil). Il ne faut jamais penser que les Arméniens exigent que les Turcs soient jetés à la mer, c'est une idée impensable. Mais ces provinces orientales de la Turquie sont aujourd'hui dépeuplées, vides, on dit que là il n'y a que des bases

militaires. Ce sont les terres des Arméniens. S'il faut faire justice, s'il faut créer dans cette région un équilibre politique, social, un équilibre humain, il faut redonner ces terres aux Arméniens.

Je ne parle pas de régime. Les régimes passent. Mais il faut qu'il y ait un état, avec des frontières, assez vaste pour que le peuple puisse se développer, progresser, maintenir sa propre culture. Ce qui manque maintenant au peuple.

— **Sur cette définition, cet aperçu que vous venez de nous donner, les trois partis politiques arméniens sont fondamentalement en accord ?**

— Tel que je lis et j'interprète l'appel, les lignes sont très claires, vous avez peut-être sous la main la traduction de l'appel (1), où on parle de la reconnaissance du génocide et la revendication des terres qui se trouvent en Turquie.

— **Quelle est votre position personnelle et éventuellement votre position d'homme politique, vis-à-vis de la R.S.S. d'Arménie ? Votre position et votre sentiment, à la fois votre position de conduite et votre sentiment vis-à-vis de ces terres ?**

— De l'Arménie Soviétique ?

— De la R.S.S. d'Arménie.

— L'Arménie Soviétique. Bien. Pour moi la patrie est la patrie. Moi je n'aime pas les épithètes lorsque je parle d'un pays. La France était la France lorsqu'il y avait la monarchie. La France est la France avec la république. Il y a l'Arménie.

Comme j'ai souvent dit, les formes gouvernementales, les formes de direction, d'état, sont fonction du temps, même d'après la théorie marxiste. Ce sont les rapports d'économie, de production, qui donnent naissance à certaines formes de gouvernement. Or d'ici dix ans, vingt ans, 30 ans, il n'est pas dit que les formes politiques que nous avons maintenant vont survivre. Pour moi donc je parle d'Arménie, du peuple arménien. D'ici trente ans peut-être il y aura une forme de gouvernement plus adéquat pour tous les pays, je n'en sais rien. Donc il y a l'Arménie et j'ai cette conviction que sur le sol un peuple garde son identité ; c'est pour cela que j'ai foi dans le peuple qui vit en Arménie. D'ailleurs je suis aussi cette littérature en Arménie, tout ce qui se fait, toutes ces valeurs que les Arméniens trouvent et que nous ignorons dans la Diaspora, cela dénote qu'il y a là une arménité vivante ; tandis que l'arménité dans certaines régions de la Diapora, ne vit pas, vivote plutôt. Et je veux que cette Arménie ait toutes les possibilités pour donner à son peuple des conditions de vie meilleures, que l'Arménie ait assez d'espace, le mot peut choquer certaines personnes, assez d'espace vital pour que ses éléments les meilleurs ne quittent pas le pays, pour que cette Arménie puisse donner la possibilité à tous les Arméniens de la Diaspora de revenir dans le pays, où ils puissent vraiment retrouver leur identité. Sans l'Arménie telle qu'elle est, la Diaspora, peut-être, aura des difficultés à survivre. Il faut que l'Arménie existe et je fais abstraction de l'épithète.

— **En tant que professeur de philosophie, que pensez-vous de la place des artistes au sein de la communauté arménienne, et leur rôle en**

**faveur du problème arménien ou de la cause arménienne, plus exactement. Peuvent-ils apporter quelque chose de majeur ?**

— D'abord il faut définir ce visage de l'artiste arménien. Il y a des artistes d'origine arménienne et il y a des artistes arméniens. Il y a les artistes qui suivent les mouvements des écoles artistiques, qui font de la peinture ou de la musique, comme ferait un Chinois qui aurait fait ses études à Paris ou à New York, mais qui n'ont rien comme élément de base, qui dénoterait la présence d'une culture ou comme dirait Young certains archétypes de l'arménité dans leur art. Ceux-là je les admire, j'aime leurs œuvres artistiques mais je ne peux pas admettre qu'un artiste puisse faire abstraction de sa vraie appartenance. Il y a la deuxième catégorie d'artistes, ceux-là ont autant de valeur que les autres, mais ils sont plus engagés en tant qu'Arménien et leurs œuvres reflètent leur arménité.

Tel peintre, par exemple, que je ne vais pas nommer, lorsqu'il fait de la peinture, il s'inspire surtout des miniatures arméniennes, mais cette source d'inspiration ne l'empêche pas de présenter son œuvre dans un contexte tout à fait contemporain. Ou bien, tel autre photographe s'ingénie à faire vivre ces monuments arméniens à travers son art photographique. Ceux-là palpitent avec le peuple qui vit, avec les aspirations du peuple ; ils ne sont pas marginaux. Ce sont des artistes arméniens. Les autres, s'ils l'admettent jamais, parce qu'il y en a qui, aussi ne l'admettent pas, sont d'origine arménienne et c'est fort regrettable.

— **Vous n'avez pas répondu à ma question.**

— Peut-être.

— **Ma question concernait le rôle des artistes arméniens, au sein de la cause arménienne.**

— J'ai répondu peut-être indirectement. Je vais préciser davantage. Les artistes arméniens sont des Arméniens. Ils peuvent, comme l'homme politique, celui qui a fait des études de science politique, servir la cause. Ils peuvent servir sur le terrain. Il y a des artistes qui sont morts en combattant. Ils peuvent servir aussi à travers leur création, en essayant de cristalliser les aspirations de leur peuple et, l'art, la création littéraire, poétique, les arts plastiques, ont toujours été une source d'inspiration pour les masses. Je pense à Goya. Je pense aussi à certains poètes. Toute notre renaissance a dans ses fondements cette renaissance de la littérature. En faisant sortir la langue arménienne de l'ornière de l'ancienne langue classique, la littérature est venue à la portée du peuple. Le peuple en ayant ces « lumières », a dû participer à cette œuvre commune qui devint par la suite une œuvre politique. Et je veux que les artistes ne pensent jamais qu'ils sont des gens exceptionnels, qu'ils sont à l'écart de tous ces problèmes. Ils doivent être aussi engagés que les politiciens, que les activistes, que les membres des partis. D'ailleurs je me demande comment quelqu'un qui a de la force de l'âme, et l'artiste en a, peut rester à l'écart. Je ne comprends pas un artiste non engagé. Sinon, je ne sais pas, c'est un artiste de salon.

(Entretien Raffi Arzoumanian)

(1) Voir Arménia n° 2, page 17.

**FABRIQUE DE MEUBLES**

# GHAZARIAN

médaille d'or nf. meubles 1966/1967/1969

**4.000 M<sup>2</sup> D'EXPOSITION**

**OUVERT LE DIMANCHE**

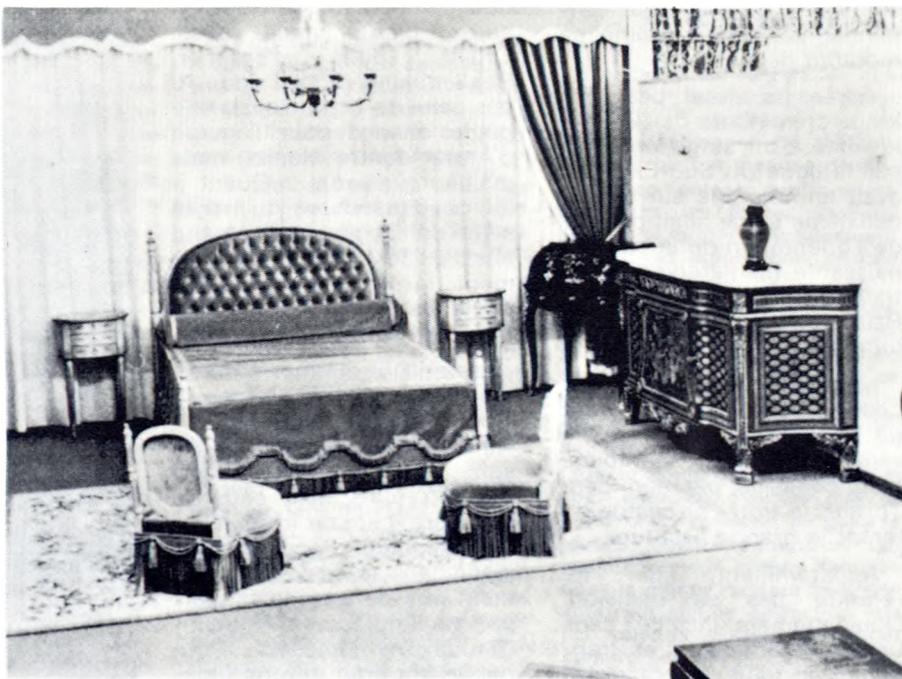
**ZONE INDUSTRIELLE DE VITROLLES**

**1ère avenue N° 2**

**13127, Vitrolles**

**Tél. 89.27.47**

Remise spéciale aux abonnés d'Armenia



Chambre à coucher Louis XVI



« Dzague », c'est le seul mot d'Arménien que connaisse André Faradian qui est arménien par son père (dont les parents venaient d'Erzerpum) et italien par sa mère. Et c'est un mot qu'il a appris sur les terrains de football lorsqu'il jouait à l'UGA et que le public chaleureux du stade SÉNAFRICA l'incitait à prendre le trou et à shooter au but.

Pas encore 18 ans, puisqu'il est né en septembre 1957, André Faradian s'affirme après 6 ans de football comme un des plus sûrs espoirs du club olympien. Son ascension a été extrêmement rapide depuis ses débuts à 12 ans dans les minimes à Vitrolles. Son père qui est un ancien joueur de l'UGA, (arrière en 1954) trouvant que ce club offrait peu de possibilités pour son fils, l'amena à 13 ans au club arménien où il opéra en minimes excellences. Son frère Jean-Claude d'un an son aîné, suivant le même chemin et ils jouèrent l'année suivante ensemble en cadet et terminèrent premiers de leur groupe et ne furent éliminés qu'en 1/2 finale par Gardanne. La bonne graine se montrait déjà.

Après un essai pas prolongé en minimes de l'O.M., à la suite d'un stage organisé par la ligue du Sud-Est où il avait terminé 14e sur 50, un deuxième stage allait décider de l'orientation de la carrière naissante de Faradian. L'entraîneur des jeunes de l'O.M. Béia Hersog, le remarque et lui propose de venir à l'O.M.

Malgré les efforts des dirigeants de l'UGA pour tenter de conserver leur jeune vedette, André Faradian, bien conseillé par son père « prend le trou » et décide de tenter la grande aventure.

Apparemment, il ne regrette pas sa décision. Douillettement installé, dans une villa anonyme et tranquille, en haut du boulevard Michelet, il se prépare avec les autres stagiaires de l'O.M.

à prendre la relève des Béréta, Trésor, Paolo Cézar et autres. Sa vie matérielle, son entraînement, ses études, tout est pris en charge par le club pour une durée de 4 ans. Premier contrat aspirant de 2 ans en juniors, deuxième contrat stagiaire de 2 ans en séniors. Les contrats peuvent bien entendu être interrompus en particulier lorsque le stagiaire a joué 20 matches en équipe professionnelle, puisqu'il peut à ce moment là prendre sa licence pro.

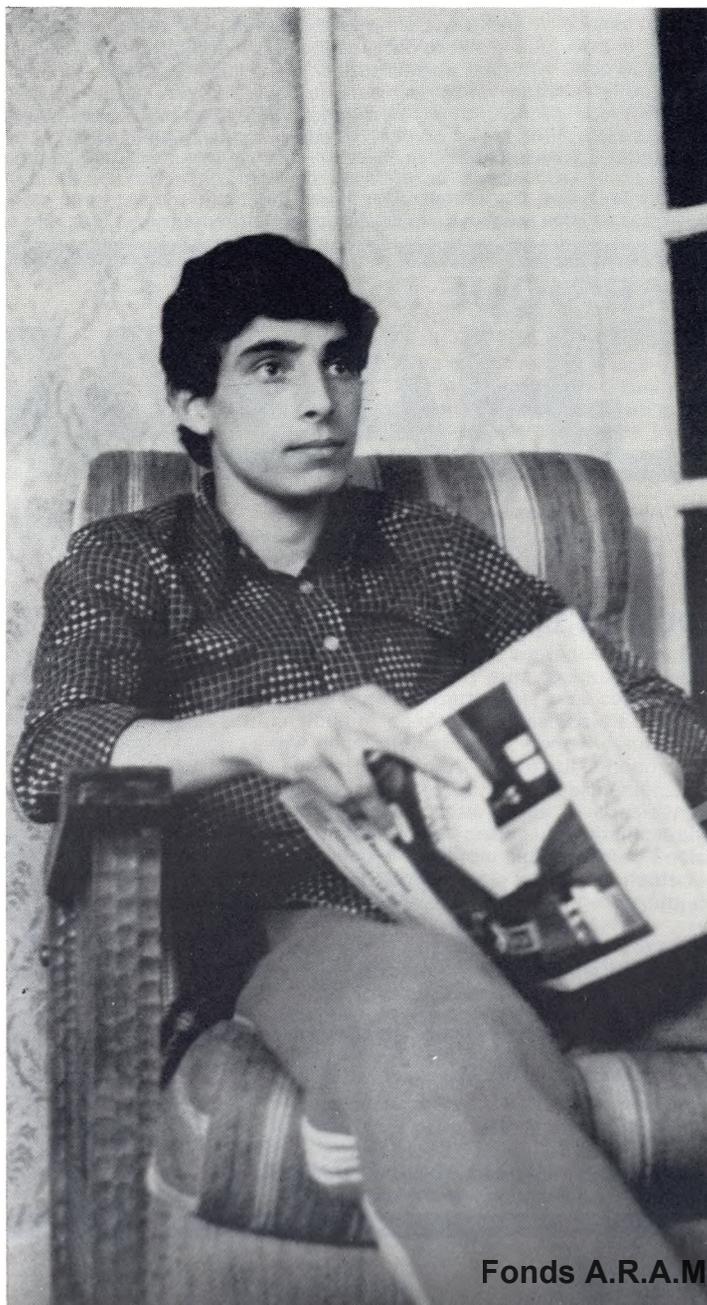
André Faradian n'en est pas encore là, mais ses débuts sont déjà prometteurs. Pendant la saison 73-74, alors qu'il n'était que cadet il a joué 4 matches en 3e division au cours desquels il a fait étalage de sa classe et de son assurance, marquant même un but contre Chalon. En 74/75, il devenait bien entendu titulaire de cette équipe de 3e division et jouait tous les matches de la phase aller. Malheureusement, une blessure l'obligeait à un mois d'inaction et même si la reprise est difficile son moral n'en est pas altéré. Surtout nous dit-il que l'ambiance est très bonne. Les pros en général nous ignorent mais c'est une question de personne. Certains sont très gentils avec nous : Charrier, Emon... Il prédit d'ailleurs à ces deux joueurs une très grande carrière, et il souhaiterait faire toute la sienne à l'O.M. à leurs côtés.

Pour le moment avec ses collègues stagiaires, ils commentent pendant plusieurs jours les matches retransmis par la télé et ses idoles sont : Skoblar, Trésor, Paolo Cézar (la grande classe dit-il avec une petite restriction sur un autre plan), mais aussi Cruyft, Pelé, Breitner, Beckenbauer (celui de 70 pas celui de 74). Il voyait une petite chance pour l'équipe d'Ararat contre Munich mais malheureusement... Quant à lui on dit souvent qu'il a le style de Dogliani (formé lui aussi à l'O.M.) dont il a également la morphologie avec quelques centimètres en plus qui pourront toujours servir.

Mais il lui manque un peu de poids et il envisage de faire des poids et haltères suivant en cela les conseils de son aîné es-qualités Henri Attarian, mais aussi ceux de son frère, car son frère Jean-Claude tient une grande place dans sa vie. C'est également une de ses idoles mais pas sur le plan sportif, Jean-Claude c'est l'intellectuel qui bûche dur pour devenir ingénieur, mais c'est aussi un sportif qui fait des poids et

## SPORTS

# faradian, la relève



haltères et qui joue arrière à l'UGA. André considère son frère comme son jumeau et emploie souvent le « nous » au lieu de « je » comme si son frère participait à toutes ses activités.

Il a également une jeune sœur de 10 ans Sylvie qui est aussi à sa manière une sportive puisqu'elle travaille la danse.

Mais un coup très dur a frappé cette famille unie. La mère est morte l'été dernier et d'en parler les larmes lui montent aux yeux :

« Maman aurait été très fière de cet article sur moi et je crois qu'on peut le lui dédier ».

C'est son père bien entendu qui le guide dans sa carrière. « Il m'a poussé vers le sport, et il a bien fait ». Cela m'a apporté l'équilibre que je cherchais ; si je n'avais pas fait de sport, j'aurais peut-être pris une mauvaise voie ».

Ses débuts en athlétisme, en demi-fond et en cross, lui permettent de bien supporter l'entraînement intensif des stagiaires et lorsqu'on sait qu'il a la tête bien plantée sur les épaules, on ne peut que penser que sa classe lui permettra d'atteindre les plus hauts sommets et prendre ainsi la relève des grands joueurs arméniens, race qui semblait avoir disparu.

S'il ne réussissait pas au plus haut niveau, il reviendrait à l'UGA, qui en serait certainement ravie. Il pense que les Arméniens devraient avoir une équipe en division d'honneur et pourquoi pas en Pro 2e ou même 1ère division.

Lorsqu'il va à l'UGA il voit des jeunes très bons et il pense que s'ils sont bien suivis, il pourrait y avoir une grande équipe dans quelques années.

Sa vie de stagiaire lui laisse peu de loisirs, mais lorsqu'il en a, c'est la plage et le soleil, c'est aussi la musique, les Beatles, Brassens, Aznavour qu'il écoute allongé sur son lit. Les filles aussi bien sûr, mais seulement après les matches et lorsqu'elles téléphonent.

Mais il ne faut pas trop y penser et ça passe après le football.

Alors pas de regrets d'avoir abandonné des études plus poussées et une vie plus facile ? Non pas de regrets ni pour les études, ni pour le reste. Quand on a décidé quelque chose, il faut aller jusqu'au bout.

André GUIRONNET

# ATTARIAN

## juge un espoir

C'est un ami qui m'a demandé de l'accompagner au stade de l'Huveaune il y a environ deux ans ; il devait y amener son fils, un cadet, parce que certains dirigeants de l'O.M. devaient passer en revue de jeunes joueurs marseillais et régionaux avant de leur faire signer une licence. Cette visite à l'Huveaune m'a rajeuni de plusieurs années (par pensée malheureusement) puisqu'il y a belle lurette que je n'y avais pas mis mes pieds, alors que j'y avais joué pendant des années avec l'O.M.

Il y avait plusieurs joueurs sur le terrain pour former deux équipes qui devaient faire un match, mais certains de ces joueurs étaient un peu plus âgés que les cadets c'est-à-dire un peu plus de 16 ans.

En attendant que la partie commence, j'ai eu le plaisir de rencontrer quelques dirigeants qui étaient cadets ou juniors quand je les ai connus.

Mon ami m'a dit juste avant le commencement de la rencontre, voilà un autre joueur arménien qui s'appelle Faradian, il joue bien.

Faradian n'a pas mis longtemps par sa façon de jouer pour attirer mon attention avec beaucoup de sympathie, joueur calme se plaçant bien sur le terrain, bon distributeur, bons dribles, bonne couverture de balle, clairvoyant, jouant bien de la tête, bons services à ses partenaires démarqués, des changements d'ailes, disputant volontiers les balles, jouant bien des 2 pieds et actif ; j'aime bien les joueurs qui ont une personnalité et qui s'imposent surtout quand ils jouent le milieu du terrain ; j'ai remarqué également sa correction. En un mot pour un cadet par ses qualités je l'ai trouvé doué pour le football, il faut que je dise aussi, ceci est tout à son avantage, j'ai été très sévère envers moi-même en tout, je suis sévère aussi pour juger les joueurs.

Le football a été une très grande passion pour moi, depuis tout jeune j'avais à peine 11 ans ; comme les ballons étaient rares, surtout dans l'Asie Mineure, nous essayions de jouer avec des boîtes de sardines, des balles en chiffon ou des balles d'enfants avec certains de mes camarades d'école.

Je ne pensais pas à ce moment-là que j'allais devenir président d'un club ou entraîneur d'une équipe.

Toutes ces histoires du passé pour faire l'éloge à Faradian et surtout pour l'encourager à persévérer ; j'aurais été très content de l'avoir dans mon équipe ou plutôt être son entraîneur.

J'ai attendu la fin de la partie, j'ai fait sa connaissance, j'ai connu par la même occasion son père, un homme affable qui m'a dit qu'il me connaissait déjà et j'ai connu aussi son jeune frère.

J'ai dit à Faradian que son jeu m'a fait plaisir ; comme il a une morphologie un peu filiforme, je lui ai conseillé de faire un peu de poids et haltères, pour développer ses épaules et les bras ; pour être un peu plus puissant et pour acquérir un peu plus de vitesse, en lui donnant comme exemple certains athlètes américains champions de vitesse.

Le jeune frère de Faradian m'a dit qu'il faisait partie du club de poids et haltères et qu'il avait déjà demandé à aller avec lui ; alors, allez ensemble ai-je répondu.

Il y a bientôt 2 ans que je n'ai pas eu l'occasion de voir jouer Faradian, car je vais rarement aux stades ; je sais qu'il est stagiaire à l'O.M.. Je pense qu'avec les joueurs de 3e division il a dû faire des progrès, il a un entraîneur consciencieux.

De mon temps l'équipe réserve professionnelle faisait un match tous les jeudis matin contre l'équipe première, par cette occasion j'ai joué contre tous les grands joueurs de l'époque ; je ne sais si c'est le cas aussi pour Faradian.

S'il écoute les conseils qu'on lui donne, il a l'étoffe pour devenir un bon joueur, à condition qu'il soit sérieux et surtout qu'il ne se monte pas le coup comme la plupart de certains jeunes joueurs.

Les conseils il faut toujours les écouter venant des anciens qui ont fait leurs preuves et qui ont perdu du temps pour faire des essais, il ne faut pas les considérer comme des vieux tocards.

Le football comme tous les sports demandent des sacrifices pour obtenir de bons résultats car on n'obtient rien sans rien faire.

Il y a certains bons joueurs (jeunes) qui plafonnent arrivés à un certain stade, au moment de changer de vitesse, parce qu'entre joueurs amateurs et professionnels c'est la rapidité d'exécution et la vitesse qui changent. Je serais très heureux si je voyais un jour le nom de Faradian dans l'équipe 1ère de l'O.M. Malheureusement il n'y a pas eu de grands joueurs arméniens dans les équipes françaises de division d'honneur à part Sarkis Garabédian au Club Français de Paris, sélectionné aussi dans l'équipe de Paris contre une sélection d'Espagne où il a marqué l'unique but français. J'ai eu

le plaisir de jouer avec lui dans l'équipe de l'UGA de Paris contre une belle équipe d'Alès qui jouait en division nationale en 1931. Puis Armand Erévanian un de mes poulains après avoir débuté avec les minimes de l'UGA a joué avec moi dans l'équipe 1ère puis il a joué gardien de but de l'O.M. et de Sète. Il fut un très bon gardien.

Puisqu'Arménia a eu l'amabilité de m'offrir l'occasion de m'exprimer sur des joueurs et leur jeu, ce dont je les remercie très sincèrement, je me permettrai d'ajouter mon nom à cette liste.

J'ai été sollicité de 1925 jusqu'en 1930 par certaines personnalités sportives marseillaises, tels feu André Gascard, Perroti dirigeant de l'O.M. et Monsieur Valprède arbitre de ligue pour signer à l'O.M.

J'ai passé les plus belles années de ma jeunesse à l'UGA pour ne pas abandonner mes fonctions et responsabilités de joueur et de dirigeant ayant porté sur mon chapeau de scout et sur ma conscience la devise si chère de l'UGA « Elève toi, Elève les autres », en Arménien « Partz-ratzirpartzratzour ».

Nous, les anciens Agaistes de 1918 fidèles à cette devise nous l'avons appliquée scrupuleusement, mais l'ingratitude humaine est restée aussi comme devise, ignorer les sacrifices des prédécesseurs.

Alors pour des raisons personnelles j'ai signé à l'O.M. — j'avais presque 29 ans et je souffrais d'une aérographie chronique, mon ami Vartkès qui fut un de mes plus fidèles joueurs se rappellera de mon état physique et moral.

Il est vraiment regrettable que la plupart des équipes arméniennes ne dépassent pas un niveau très moyen de football, ceci je crois par manque de dirigeants compétents pour prendre en mains les jeunes joueurs, pour les former physiquement d'abord et apprendre ensuite l'ABC du football.

Les encouragements d'un public même très nombreux ne sont pas suffisants pour faire gagner une équipe si celle-ci ne possède pas une technique nécessaire et une méthode pour gagner.

Je te souhaite bonne chance cher Faradian, j'espère que tu donneras l'exemple à d'autres jeunes joueurs arméniens, qui feront honneur à leurs origines dans la dignité, surtout avec une sportivité et une correction que j'ai toujours essayé de donner comme joueur et comme dirigeant.

Hrant ATTARIAN

# La philatélie en Arménie

## LA PHILATELIE EN ARMENIE

L'Arménie occupe une grande place dans la philatélie soviétique. Les postes de l'U.R.S.S. ont consacré, en plusieurs occasions, des timbres et des enveloppes à l'Arménie et à son peuple. Des monuments anciens de l'architecture arménienne et des travailleurs agricoles étaient représentés sur les timbres des toutes premières émissions. Les timbres étaient ornés de motifs nationaux arméniens. Ils étaient émis sans dentelure et avec diverses dentelures, ils se distinguaient par leur couleur et la qualité du papier. L'oblitération s'effectuait avec des cachets d'avant la Révolution dans les 36 bureaux de poste existant en ce temps-là en Arménie Soviétique.

Mais il faut ajouter ici que tous les timbres des années 1921-1923 furent falsifiés à l'étranger et à l'exception d'un seul, ne furent pas mis en circulation par les postes.

L'Arménie est un pays ayant une culture ancienne. Au IV<sup>e</sup> siècle déjà, un des grands bienfaiteurs du peuple arménien Mésrop Machtotz donna son alphabet à la langue arménienne et posa ainsi les fondements de la littérature. Un timbre commémoratif avec le portrait de Machtotz et l'alphabet arménien fut émis. En l'honneur du 1.600<sup>e</sup> anniversaire de l'alphabet arménien plusieurs enveloppes ont aussi été émises.

Plus tard on a émis des enveloppes et des cartes postales affranchies représentant le Mathénadarane, bibliothèque d'anciens manuscrits, devant lequel s'élève la statue de Mésrop Machtotz. En 1968 on a émis 4 enveloppes et 2 timbres en l'honneur du 2.750<sup>e</sup> anniversaire de la fondation d'Erévan. On a émis aussi toute une série de cartes postales et d'enveloppes affranchies représentant les lieux pittoresques de la capitale de l'Arménie comme par exemple la fabrique de cognac, le palais des sports «Dynamo», l'Académie des sciences, le Musée de l'histoire, la place Chahoumian, le théâtre Soundoukian, l'hôtel «Arménie», l'Université d'Etat, le monument à David de Sassoun, la Maison du gouvernement, la bibliothèque Miasnikian, la rue de Moscou, l'opéra Spendia-

rian, les statues de Kh. Apovian et de Spendiarian.

En 1933 on a émis toute une série de timbres pour commémorer le 15<sup>e</sup> anniversaire du massacre des 26 commissaires de Bakou. L'un de ces timbres reproduisait le portrait de Stéphane Chahoumian, digne fils du peuple arménien, militant illustre du parti communiste.

En 1968, pour commémorer le 90<sup>e</sup> anniversaire de la naissance et le 50<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Stéphane Chahoumian, on a émis une enveloppe affranchie reproduisant le monument aux commissaires massacrés. Un timbre et une enveloppe affranchie furent émises à la mémoire du héros légendaire de la guerre civile Gaï (Bjichkian) en 1967, pour le 80<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance. Des enveloppes affranchies ont été émises en l'honneur de l'éminent du parti communiste et homme d'Etat A. Miasnikain (1966), de l'aviateur deux fois héros de l'Union Soviétique N. Stépanian (1966), des écrivains Dérénik Démirtchian (1967) et Vrtanès Papazian (1966).

En 1963, l'Administration des postes soviétiques a consacré un timbre à l'un des 166 Arméniens, héros de l'Union Soviétique, H. Avétissian tombé au champ d'honneur en renouvelant l'exploit d'Alexandre Matrossov.

Des timbres et des enveloppes affranchies ont été consacrés au grand peintre du XIX<sup>e</sup> siècle Aivazovski, au poète soviétique Y. Tcharentz, aux compositeurs A. Spendiarian, Komitas, aux poètes Saïat Nova et H. Toumanian. Deux fois on a émis des timbres en l'honneur du grand écrivain et pédagogue arménien Kh. Apovian.

Un timbre commémorant le 90<sup>e</sup> anniversaire de la naissance du révolutionnaire professionnel Kamo (Der-Bédrossian) fut émis en 1972 ainsi que pour le 125<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de l'écrivain dramatique arménien Soundoukian en 1950, pour le 150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance du publiciste et critique arménien Stépanos Nazarian, en 1964 pour le centenaire du peintre arménien G. Bachindjaghian. Des timbres commémorant le centenaire du grand linguiste arménien Manoug Abéghian (1965) ainsi que le centenaire

du poète arménien Hagob Hagobian (1966) furent aussi émis.

On peut continuer la liste des émissions de timbres et d'enveloppes consacrés à l'Arménie. Mais même ceux que nous avons énumérés suffisent à montrer l'estime dont jouit l'Arménie dans le pays multinational des Soviets, l'intérêt que l'on porte à sa culture, aux fils et aux filles de son glorieux peuple.

En Arménie il y a plus de deux mille collectionneurs de timbres. La plupart d'entre eux sont membres de la section arménienne de la Société Soviétique des Philatélistes. Pendant ces dernières années, les collections thématiques ont reçu une grande popularité. Les thèmes sont divers: la vie et l'activité de V. I. Lénine, la Grande Révolution Socialiste d'Octobre, l'histoire du komsomol, les héros de l'Union Soviétique, le cosmos, les sports, l'art, etc. Ce sont avec de tels thèmes que les philatélistes arméniens participent aux expositions.

La collection de Kh. Zakiyan «Pages d'histoire» montre la voie glorieuse parcourue par le komsomol (jeunesse communiste). Dans la collection il y a non seulement des timbres, mais aussi des cartes postales et des lettres datant de la guerre civile et de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale. La collection de Zakiyan, présentée avec un grand goût, fut le clou de beaucoup d'expositions organisées à Erévan et à Moscou. La riche collection de S. Arakélov «Vie-exploit» est digne d'attention. Elle nous raconte la vie de Lénine. A. Narinian, philatéliste bien connu, l'un des organisateurs de la section arménienne de la Société des Philatélistes, a soigneusement préparé sa collection dédiée à la constitution de l'U.R.S.S. Ces philatélistes ont remporté plus d'une fois des premiers prix aux expositions organisées en Union Soviétique. S. Arakélov et A. Narinian ont aussi remporté des prix en participant aux expositions organisées à l'étranger. En même temps que l'origine et l'histoire des jeux olympiques, la collection intéressante et bien présentée de M. Alexanian «Les sportifs Arméniens aux jeux olympiques» nous raconte la participation des Arméniens à ces jeux, en commençant par le roi de l'antiquité, Gaguik qui fut le premier étranger à remporter un prix, jusqu'aux champions des Jeux

Olympiques de l'Arménie Soviétique Hrant Chahinian et Albert Azarian. Pour cette collection, Alexanian a remporté une médaille d'or à une exposition organisée en Arménie. «Les motifs arméniens» de R. Khodjoian illustrent les citations des hommes célèbres concernant l'Arménie et les Arméniens. Dans la collection on trouve des citations de Homère et de Marco Polo, de Léonard de Vinci et de Victor Hugo, de Kant et de Tchekhov, de Pouchkine et de Romain Rolland, de Gogol, de Jean Jaurès, de Nansen et de beaucoup d'autres.

L'exposition des collections de Kh. Zakiyan «A toi, komsomol» et «Erévan a 2.750 ans» fut un événement marquant dans la vie philatélique de la république. On estime ces collections comme étant les meilleures en Arménie. Les collections «Les hommes intrépides» et «Aivazovski» de Koupalian, «La flore et la faune de l'Arménie» de Samoundjan ont été très bien accueillies.

Bien sûr, le contenu de la plupart des collections exposées à Erévan sort des limites de l'Arménie. On expose des collections consacrées à l'étude du cosmos, à la médecine, à la peinture, aux expéditions polaires, aux héros de l'Union Soviétique, aux républiques soviétiques, à l'ichtyologie, aux monuments historiques, aux sports.

Les expositions philatéliques sont une sorte de compte rendu du travail effectué par la Société des Philatélistes, c'est la propagande de la philatélie comme loisir utile et passionnant. Mais le but principal des expositions, c'est la propagande des idées de paix et de socialisme, de l'amitié entre les peuples, de collaboration entre divers pays, c'est la vulgarisation des progrès de l'humanité dans le domaine de la science et de la culture, c'est le développement du sentiment du beau, c'est l'application du travail de recherches dans un domaine tout à fait inattendu. Les expositions attirent toujours des milliers de visiteurs.

Des philatélistes connus de plus de vingt villes de l'Union Soviétique ont envoyé leurs collections à la première exposition philatélique d'Arménie. Ce fait seul témoigne de la grande autorité des expositions organisées à Erévan. De leur côté, les philatélistes arméniens prennent part aux expositions organisées dans les autres villes et même ces derniers temps, à l'étranger.

Les sections des jeunes philatélistes ont une grande importance pour l'éducation des enfants. Dans beaucoup d'écoles on a organisé des cercles de philatélistes.

Le cercle du Palais des pionniers et des écoliers d'Erévan est l'un des plus actifs. Au mois d'avril 1973 à la Maison des architectes, eut lieu un rassemblement des jeunes philatélistes. Ce fut un grand succès. On y organisa une exposition avec la participation des jeunes philatélistes. En même temps on y exposa les collections des meilleurs philatélistes d'Erévan.

La philatélie est en plein développement. De plus en plus nombreux sont ceux qui s'y adonnent.

Raphaël KODJOIAN

Extrait de «L'Arménie aujourd'hui».  
N° 24 - Erévan 1973.



Enveloppe affranchie émise en l'honneur du centenaire du compositeur Komitas.



Enveloppe affranchie émise en l'honneur du 1.600ème anniversaire de la création de l'alphabet arménien par Mésrop Machtotz.



arménia 21

# RADIOS COPIE

**JEAN-MARIE CARZOU**

Jeudi 24 avril 1975, 17 h - 18 h, France-Inter.

Retranscription intégrale de l'émission de Jacques Chancel.

— Aujourd'hui dans le monde entier les Arméniens commémorent les tragiques événements de 1915 qui ont constitué pour leur nation un véritable génocide. Plus d'un million d'hommes, de femmes, d'enfants ont péri en cette fin d'avril, il y a 60 ans, et dans des circonstances atroces. Le terrible 20<sup>e</sup> siècle commençait.

Paradoxalement en 1975 on en arrive à ne pas s'étonner qu'il n'y ait plus d'Arménie sur le territoire turc.

Alors pour vous Jean-Marie Carzou, ce fût un génocide exemplaire et vous en portez témoignage aujourd'hui. Pourquoi dites-vous un génocide exemplaire ? D'abord je dois le dire, je dois le préciser, vous êtes arméniens, fils d'arméniens.

— Oui, je suis arménien par mon père.

La raison pour laquelle ce génocide est exemplaire vous l'avez donnée vous-même il y a quelques instants : il n'y a plus d'Arméniens sur le territoire turc, il n'y a plus d'Arménie non plus sur le territoire turc et tout le monde agit, raisonne, pense comme s'il n'y en avait jamais eu.

C'est en cela que ce génocide est exemplaire parce qu'il est parfaitement réussi et que c'est à nous, les victimes, d'être obligées, 60 ans après, de rappeler et d'essayer d'imposer la réalité de quelque chose qui en fait appartient à l'histoire.

— Donc c'est un oubli organisé. Lorsque vous criez un peu trop fort, on vous dit, je vous en prie taisez-vous, et il y a des demandes d'un gouvernement à d'autres gouvernements.

— Exact et c'est comme cela depuis que le génocide a eu lieu. Il a eu lieu parce qu'il y avait la guerre mondiale, donc déjà première cause d'oubli. Les yeux de tout le monde étaient braqués sur Verdun, ils étaient braqués sur les champs de bataille et à la rigueur sur les « Dardanelles » pendant quelques mois, mais tout de suite après, quand le génocide commence, plus personne ne peut témoigner.

— Vous avez l'occasion parfois de parler avec des Turcs ?

— C'est une chose que je crois nécessaire et que je désire beaucoup, mais je crois que c'est très difficile.

— Les jeunes ne demanderaient qu'à parler.

— Je ne suis pas sûr. Il y a eu des essais de rencontres entre jeunes Arméniens et jeunes Turcs, mais ils n'ont pas été très très loin.

Il y a quelques années les étudiants turcs de l'Université de Marseille ont fait une brochure, sur le problème, qui reprenait toujours les mêmes thèmes, c'est-à-dire que la limite au fond, c'était les Arméniens qui avaient massacré les Turcs et pas le contraire. Je cherche effectivement. Je crois que maintenant ce qu'il faudrait, c'est trouver des hommes de bonne volonté de l'autre côté. Il y a bien en Turquie, quand même, des hommes qui n'aiment pas ce visage de leur pays, des hommes qui sont sûrement dans l'opposition, qui ont été en prison aussi, qui ont subi aussi la dictature ; alors je crois que la tâche que nous avons à assumer maintenant c'est de rencontrer ces hommes-là, pour justement arriver à renouer le dialogue ; mais ce dialogue, pour le moment, le gouvernement turc, en tout cas, au plan officiel, s'y refuse complètement et s'y refuse dans une parfaite logique puisqu'il n'y a pas eu de génocide, de son point de vue, il n'y a aucune raison de parler de quoi que ce soit avec les Arméniens.

— Jean-Marie Carzou, vous estimez que ce fut là une application systématique à toute une population des procédés de destruction et on parle d'assassinat, on parle de déportation et de privation de nourriture mais au total cela fait plus d'un million, d'un million et demi de morts.

— Un million et demi de morts probablement.

— Alors comment peut-on expliquer que les jeunes générations connaissent bien ce qui s'est passé en Allemagne dans les camps de concentration et qu'elles ignorent ce qui s'est passé en Arménie, parce que l'histoire est là quand même pour raconter ; alors y a-t-il indifférence ?

— Il y a oubli. Déjà pour l'Allemagne on a remarqué il y a quelques années déjà que finalement les très jeunes générations ont commencé à oublier. On a toujours cité : Hitler, connais pas.

Mais pour la question arménienne, il y a une malchance supplémentaire. L'Allemagne a quand même été vaincue complètement en 1945, obligée continuellement par les puissances qui ont vaincu de reconnaître ses fautes ; il y a eu le procès de Nuremberg, il y a eu des réparations, il y a eu un effort constant des autres puissances pour lui imposer cette reconnaissance et les réparations ; alors qu'en 1919, bien que la Turquie ait été vaincue, finalement, d'abord il y a eu Moustafa Kémal qui a permis que la victoire alliée soit esquivée et que la Turquie n'en subisse pas les conséquences, et puis à cette époque là les puissances européennes étaient obnubilées par le problème bolchévique, par la peur du « Rouge » et finalement au fond, ils ont choisi de reconsolider tout de suite la Turquie et donc les victimes ont été oubliées.

— C'est le monde qui a accepté ce génocide, le monde entier.

— Bien sûr, dans un génocide il y a deux partenaires, il y a la victime et le bourreau mais il y en a toujours un troisième qui est l'opinion mondiale et les autres puissances et finalement je crois que les autres puissances sont presque aussi coupables que celui qui fait le génocide.

— Lorsqu'on regarde d'un peu plus près le 20<sup>e</sup> siècle, on s'aperçoit que cette affaire arménienne aura été un fâcheux exemple, un pitoyable exemple pour l'avenir parce qu'il y a eu ensuite 1939, l'entrée des troupes d'Hitler en Pologne puis les phrases d'Hitler qui étaient très significatives et qui ressemblaient à d'autres phrases « il faut tuer sans pitié », et puis il

y a eu les Kurdes, les Ethiopiens.

— Ça ne rend pas très optimiste tout cela.

— Les morts ne doivent pas avoir les mêmes qualités ou les vivants n'ont pas les mêmes droits parce que j'ai l'impression qu'il y a différentes qualités d'hommes, ceux que l'on peut tuer et puis ceux que l'on oublie.

— C'est-à-dire qu'on les pèse dans des balances différentes suivant les intérêts politiques du moment. Mais effectivement c'est très très frappant de voir la similitude entre les textes de Talaat qui était le Ministre turc de l'Intérieur en 1915 et les textes d'Hitler en 1939, c'est très impressionnant et comme à l'époque il y avait beaucoup d'Allemands en Turquie, il y a des moments où l'on se demande dans quelle mesure ce qu'ils ont vu, ce qui s'est passé là n'est pas allé se nicher dans un coin de leur tête pour ressortir 20 ans plus tard, là il y a quelque chose de très fascinant. Il y a un médecin qui s'appelle Yves Ternon qui a fait des recherches là-dessus aussi et qui a trouvé une chose qui me paraît très intéressante. Il a eu l'idée de chercher ce qu'étaient devenus les Consuls allemands qui étaient en Turquie à l'époque et il en a retrouvé dans le « Putsch de la Brasserie » avec Hitler. On ne peut pas systématiser mais il y a là quelque chose qui est assez fascinant et terrifiant et quand Hitler donne donc ses ordres pour l'extermination des Polonais, eh bien, dans la conversation l'exemple arménien lui vient tout de suite. Donc l'idée était déjà là, dans sa tête.

— Pourquoi avez-vous eu l'idée, vous, Jean-Marie Carzou de vous lancer dans une pareille aventure ; d'abord je le disais tout à l'heure, vous êtes arméniens, Jean-Marie Carzou, fils du peintre Carzou, vous sortez de l'École Normale Supérieure, vous avez été longtemps Conseiller à la Direction Générale de l'ORTF, donc vous connaissez bien cette Maison, vous avez été producteur, vous êtes un homme installé par vos diplômes, et, subitement, vous avez voulu, semble-t-il, revenir à ce que sont vos origines.

— Oui. C'est-à-dire que j'ai d'abord été un exemple parfait d'Arménien assimilé, ne sachant pas du tout ce qu'était l'Arménie pratiquement, sachant qu'on avait tué des gens et puis sans plus, bien entendu ; donc un bon exemple de ce que l'on appelle parfois l'éthnocide blanc, c'est-à-dire la façon dont l'identité de population se fonde dans l'idéologie dominante surtout quand, comme la France, le pays est accueillant, donc obligatoirement les défenses propres cèdent très vite, et puis j'ai pris peu à peu conscience avec des amis, pour mon père aussi bien sûr, de ce qu'était le problème arménien et que finalement, au fond, il n'y avait aucune raison de s'intéresser au Biafra, au Viet-Nam, au Kurdistan et de laisser cela dans l'oubli, là c'était quelque chose qui n'était pas possible.

— Vous êtes né en France, vous ?

— Oui moi je suis né en France, je me suis pendant très longtemps senti entièrement français et puis tout d'un coup les événements se multiplient et me renvoient vers mes origines, et c'est très émouvant.

— Votre père lui, Carzou, est né en Arménie ?

— Non, mon père est né en Syrie car ses parents qui habitaient en Anatolie, enfin dans le cœur de l'Arménie, avaient fui après les premiers massacres, car on parle du génocide mais 20 ans avant, en 1895, il y a déjà 300.000 morts, pour se « faire la main » en quelque sorte ; alors après ces événements là mes grands-parents paternels ont fui, et ils se sont installés en Syrie où mon père est né et pendant la première guerre mondiale il était tout petit mais il a vu à Alep les pendaisons sur les places publiques des choses comme cela, enfin...

— Quel est votre véritable nom ?

— Le véritable nom, disons d'origine de mon père c'est Zouloumian.

— Pourquoi a-t-il choisi « Carzou » ?

Lui aussi s'est assimilé à notre monde, il est devenu un peintre célèbre parmi les plus grands.

— Oui il est devenu membre de ce que l'on appelle l'École de Paris c'est-à-dire ce creuset qu'il y a eu un moment en France des gens venus de tous les points du monde pour faire un autre type de peinture.

Pourquoi il a fait cela, il le dirait mieux que moi d'abord, je pense que c'est parce que cela lui a plu probablement, et puis il faut dire aussi qu'entre les deux guerres en France il y avait quand même un climat xénophobe assez vif et que probablement c'était plus prudent mais au fond il est très près de ses sources.

— Ayant oublié l'Arménie dans vos premières années parce que vous êtes Français, vous y revenez maintenant c'est parce qu'il vous semblait que vous passiez à côté de quelque chose d'important ?

— Je pense que sur le plan intellectuel propre je serais passé à côté de quelque chose d'important, car il y a là quand même, dans le cours du 20<sup>e</sup> siècle, une injustice ; il n'est pas normal que ce malheur ne soit pas connu, je ne dis même pas qu'il soit réparé et qu'on rende aux Arméniens leurs terres mais, simplement, au moins, que l'on sache que cela a eu lieu. Il y a là une injustice qui est gênante pour la conscience morale universelle.

— C'est un peuple englouti dans l'indifférence générale.

— Exactement. C'est la formule d'Arafat et elle est tout à fait exacte. Ça c'est la première chose ; et puis j'avais le sentiment en écrivant ce livre aussi de rendre en quelque sorte une dette à mon père afin de lui rendre hommage aussi ; et je crois que c'était une chose importante.

— Il y a combien d'Arméniens en France ?

— Il y en a à peu près entre 200 et 300.000.

— Qui se rencontrent, qui se voient, qui forment une communauté ?

— Ils forment une communauté, ils forment plusieurs communautés, à Paris, à Lyon, à Marseille ; alors ils se réunissent autour de leurs églises, de leurs partis, de leurs clubs puis en même temps, ils sont très assimilés aussi, enfin je pense que c'est comme dans toutes les minorités, il y a la première génération qui est arrivée, qui est encore très arménienne qui, peut-être ne parle pas très bien le Français et puis peu à peu on s'assimile de plus en plus et finalement il y a de jeunes technocrates arméniens qui sortent de l'ENA comme les autres.

— On se marie entre Arméniens ?

— Je pense qu'on se marie beaucoup entre Arméniens effectivement et c'est d'ailleurs ce qui vient de m'arriver, et c'est très chouette.

— C'est une chance pour vous d'avoir écrit ce livre car si vous ne l'aviez pas écrit, vous ne seriez pas allé au bout de vos sources et vous n'auriez pas rencontré celle qui est devenue votre femme il y a à peine une dizaine de jours.

— C'est-à-dire qu'en réalité, je l'ai rencontrée au cours d'une signature, dans un club arménien, du livre de ma mère qui était « Voyage en Arménie ». Cela devient un véritable trust dans la famille de s'occuper de l'Arménie.

— Parce que votre mère écrit ?

— Oui ma mère écrit. Donc elle est allée en Arménie avec mon père, elle a fait un livre là-dessus, elle l'a signé dans un club arménien et j'étais en train d'écrire mon livre, et, donc, je suis allé là-dedans et puis, j'ai rencontré cette jeune pianiste très très chouette et puis voilà.

— Elle est pianiste ?

— Oui elle est pianiste professionnelle. Elle est née dans une famille de musiciens venus de Turquie qui sont des gens très très chouettes.

— On va prendre un premier climat d'Arménie avec justement une musique qui est de bas et qui de plus est jouée par quelqu'un qui vous touche, que vous n'avez pas connu, mais qui est le père de votre femme qui était violoncelliste Noë Alécian. C'est une musique typique, une musique de l'époque ?

— C'est-à-dire, c'est une musique écrite donc par un compositeur arménien. Spenderian, à la fin du siècle dernier et qui n'est pas vraiment typique de la musique arménienne, parce que c'est dans le style post romantique de l'époque mais enfin cela montre que les compositeurs arméniens étaient vivants, au moment même où on massacrait une partie de la population déjà.

— On va écouter une musique d'Arménie avec au violoncelle Noë Alécian qui est votre beau-père, qui était votre beau-père puisqu'il est mort et qui est le père de votre femme Eugénie, je crois.

— Oui.

— Nous avons découvert un peu de cette musique classique d'Arménie ; mais maintenant je crois qu'il faudrait tout de même préciser les choses. On parle de l'Arménie, on dit, on s'étonne que ce génocide exemplaire ne soit pas connu, mais peut-être que d'autres se posent-ils cette question, où est l'Arménie ?

— C'est bien sûr la question qu'on peut se poser : alors, l'Arménie se trouve en Asie Mineure, du côté du Caucase, entre la Mer Noire et la Caspienne, en gros, c'est-à-dire, qu'en fait, le territoire arménien se trouve à cheval sur la Turquie, l'URSS et un petit peu l'Iran, aujourd'hui.

— On peut dire donc qu'au départ il y avait une double oppression, par exemple au moment des événements c'est-à-dire aux environs de 1914, d'un côté la Russie tsariste et de l'autre côté l'Empire Ottoman.

— Oui c'est cela ; l'essentiel de la communauté arménienne était coupé en deux, une partie du côté russe, une partie du côté turc et comme à cette époque là le régime tsariste procédait à une russification très intensifiée, il est évident qu'un nationalisme comme le nationalisme arménien était très mal vu du côté tsariste.

— Et c'était un véritable nationalisme, qui était efficace, qui était en action ?

— En tout cas il y avait dans la communauté arménienne du Caucase un sens très lucide et très précis de l'identité nationale et la nécessité d'aller peu à peu vers une autonomie, sinon une indépendance, avec des partis politiques organisés. Cela est certain.

— Mais peut-on pousser l'audace jusqu'à dire qu'on a profité de la guerre mondiale pour exterminer les Arméniens.

— Mais je crois que cela n'est pas une audace.

— Mais non, je veux dire par là : était-ce inscrit ? y avait-on pensé déjà depuis longtemps, car vous avez parlé de ces massacres de 1895, vous avez dit « pour se faire un peu la main », c'est un peu dur.

— C'est dur mais quand on voit que dans tout le cours du 19<sup>e</sup> siècle, régulièrement, tous les jours, dans toute la Turquie, les Arméniens sont tout le temps victimes d'attentats, de vols, de viols, de pillages, de meurtres... et on a les témoignages qui ne sont pas seulement les témoignages arméniens, ils sont les témoignages des Consuls qui sont sur place, des gens qui passent et qui voient cela et ça c'est permanent. Par là-dessus se greffent de temps en temps des événements un peu plus graves, et si les événements de 1895 ont frappé l'opinion c'est parce qu'ils étaient nettement plus graves, parce qu'il y avait 300.000 morts d'un coup, en trois mois, et puis en 1909 après la révolution qui amène au pouvoir un parti jeune turc, en principe éplu d'idéal de fraternité, d'idées vaguement socialisantes... 9 mois après il y a à nouveau des massacres, à Adana, en Cilicie donc du côté de la Méditerranée cette fois, en 1909 où il y a 25.000 morts et puis en 1915 il y a le génocide ; quand on voit cette progression, et bien les événements de la fin du 19<sup>e</sup> siècle ont l'air effectivement d'une répétition générale.

— Mais les populations arméniennes étaient sujettes du Sultan ?

— Les populations arméniennes qui étaient en Turquie étaient sujettes du Sultan effectivement. Elles étaient d'ailleurs, dans l'ensemble, très loyalement sujettes du Sultan, et pendant très longtemps les Arméniens ont vécu finalement là avec les Turcs sans qu'il y ait trop de problèmes.

— Et si elles n'avaient pas accueilli les soldats russes en libérateur, il ne se serait peut-être rien passé ?

On a pu accuser vos ancêtres de trahison.

— De la même façon que pour les Alsaciens-Lorrains. Mais il se trouve qu'effectivement quand il y a eu la guerre de 14, donc la Turquie était dans le camp adverse de celui de la Russie, et à ce moment-là, la Russie a assez vite pris une avance territoriale importante par un certain nombre de victoires sur la Turquie au début de 1915 et à ce moment-là effectivement il y avait une partie des provinces arméniennes de Turquie qui étaient sous contrôle russe, comme la moitié de la population arménienne effectivement ; mais il est certain qu'à ce moment-là les Arméniens ont sympathisé avec les Russes qui venaient ; c'était tout à fait normal d'abord parce qu'au fond ils avaient des frères et toute une autre partie de la communauté qui était de l'autre côté de la frontière et deuxièmement étant donné ce qu'ils subissaient sous le régime turc, il était normal qu'ils soient heureux de voir les Russes.

Cela étant, dans les mois qui ont précédé ces événements, les Arméniens faisaient leur service militaire comme les autres citoyens turcs et personne ne s'est plaint de leur comportement et même le Ministre de la Guerre de l'époque, Enver, les a félicités de leur conduite très loyale ; alors finalement cette histoire de collusion avec l'ennemi russe a servi surtout d'argument au gouvernement turc de l'époque pour justifier la déportation des populations, car en fait il n'a pas pratiqué de génocide direct, si je peux dire, il a déporté la population, mais il a déporté toute la population, et il l'a déportée dans des conditions telles que forcément les gens ne pouvaient que mourir ; c'est-à-dire, c'est en deux étapes, déportation et génocide.

— Vous avez trouvé des documents et la lecture a dû être à un certain moment insoutenable.

— J'ai trouvé des documents, il y a énormément de documents, énormément ; donc si le génocide arménien a été oublié ce n'est pas parce qu'il n'est pas prouvé ou ce n'est pas parce qu'il manque des documents, c'est parce qu'on ne veut pas les montrer probablement, mais ces documents existent, il y a même des documents turcs ; or le gouvernement turc interdit l'accès de ses archives, c'est assez curieux quand même. Sous tous les gouvernements du monde on a le droit d'aller dans les archives sauf pour les 30 ou 40 dernières années ; au quai d'Orsay, par exemple, jusqu'en 1929 tout est ouvert ; mais en Turquie, ceux qui sont bien avec les Turcs, les professeurs de Sorbonne ou d'ailleurs, qui sont des turcophiles disons, ont le droit de consulter les archives turques, mais jusqu'en 1970, pas après, personne ne peut y accéder ; cela étant, on a quand même des documents, on a des télégrammes qui sont des textes terrifiants, qui sont dignes des ordres d'Hitler, où le Ministre de l'Intérieur donne l'ordre à tous les préfets de région d'assassiner tout le monde : les enfants, les femmes, cela n'a aucune importance, il faut que les Arméniens disparaissent et puis c'est tout. Alors ces télégrammes on les a, et ce sont des textes absolument indiscutables parce qu'on les trouve aussi bien dans la correspondance diplomatique allemande que

dans des procès qui ont eu lieu après la guerre, enfin ce sont là des problèmes techniques mais ce qui est important c'est que les textes existent.

— Jean-Marie Carzou, il y a donc aujourd'hui 60 ans puisque c'était le 24 avril 1915 qu'ont commencé les massacres mais on ne sait d'où vient cette population, d'où vous venez, vous les Arméniens, vous venez de très loin ?

— Les Arméniens viennent de très loin effectivement, enfin en général on s'accorde à dire que les Arméniens viennent du Nord et qu'ils sont descendus peu à peu jusque dans les terres qu'ils ont occupées. En tous cas il appartient au monde indo-européen. Ils sont de la même famille que tous les peuples d'Europe et que les Hindous, enfin c'est la grande famille indo-européenne. On a fait des études pour montrer que leur langue appartenait à la même famille.

— Et leur pays, et leurs terres, au départ, avant, au commencement ?

— Au commencement, c'est très très loin et très brumeux. Au commencement il y a Noë avec son arche qui débarqué là, je ne sais pas s'il était arménien.

— Mais c'est une question que l'on peut se poser.

— L'origine des Arméniens ? C'est une question que l'on peut se poser. En fait les Arméniens sont liés à ces terres du Caucase depuis maintenant à peu près 3.000 ans ; et puis avant d'où venaient-ils, on peut discuter là-dessus ; en général on s'accorde donc, je vous le dis, à penser qu'ils venaient plutôt du Nord, enfin dans une migration inverse des migrations habituelles.

— Et combien étaient-ils, car vous parlez d'un million cinq cent mille morts.

— Ah ! je croyais que vous alliez me demander combien ils étaient à cette époque là. En 1915, il restait 2.100.000 Arméniens sur le territoire turc.

— Vous dites, il restait.

— Je dis, il restait, parce qu'il y avait d'abord eu les 300.000 morts des massacres de 1895, déjà un peu d'émigration et puis les assassinats quotidiens, toutes les pertes courantes, donc normalement c'est une population qui aurait dû s'élever à 3.000.000, 3.500.000 mais en fait il y en avait 2.100.000, et puis en 1923 il y en a 130.000 et en 1927 il y en a 60.000.

— Vous disiez tout à l'heure que vous n'étiez pas à la recherche de nouvelles terres, d'un pays, mais certains des vôtres y pensent-ils, comme y ont pensé les Juifs ?

— Bien sûr. C'est une des préoccupations d'une partie de la Diaspora effectivement, que d'essayer de récupérer les terres arméniennes ; d'ailleurs d'une certaine façon c'est parfaitement normal : à partir du moment où il y a eu génocide on ne peut pas admettre quand même que l'agresseur non seulement ne soit pas puni, mais qu'en plus il bénéficie de l'héritage de sa victime, complètement.

Cela est une chose qui est inadmissible.

— C'est le lot des vainqueurs. Toute l'histoire le dit.

— Cela étant, il y a quand même une partie des terres arméniennes qui a échappé aux Turcs évidemment, c'est celle qui actuellement fait partie de l'URSS en tant que République Soviétique.

— L'Arménie soviétique ?

— L'Arménie soviétique. Alors là il y a quand même une partie de l'Arménie historique, pas grande, mais il y a une petite partie quand même. Là on parle Arménien, on écrit l'Arménien, on fait de la musique arménienne, enfin c'est un endroit où l'Arménie existe quand même ; alors évidemment simultanément cela rend le problème des terres peut-être plus compliqué parce que évidemment l'Arménie se trouve dans une région délicate, à la frontière des deux grands blocs.

— Mais sur la carte, en territoire turc et en territoire soviétique l'Arménie est-elle mentionnée ?

— Sur les cartes turques c'est évident, l'Arménie n'est pas mentionnée. L'Arménie n'existe pas pour la Turquie donc il n'y a pas de problème là-dessus.

— On pourrait dire ancienne Arménie, même pas ?

— Non, non il n'y a pas d'Arménie. Cela n'existe pas, d'ailleurs les noms des villes sont en turc ce qui est d'ailleurs normal puisqu'au fond la langue officielle de l'Etat turc c'est le Turc, c'est normal que le nom des villes soit en turc, mais ce qui est arménien est soigneusement biffé ; d'ailleurs même dans les ouvrages français, vous prenez le Guide Bleu, vous avez très peu de mentions de l'Arménie et dans l'histoire de la Turquie qui est au début du Guide Bleu on ne parle pas des massacres d'Arméniens, on en parle uniquement dans les passages économiques, sur les démographies du pays.

Effectivement, la démographie arménienne est très réduite.

— Mais vous, Jean-Marie Carzou vous êtes tellement assimilé à ce pays qui est la France, qui vous a accueilli, où vous êtes né d'ailleurs, vous êtes tellement assimilé que vous ne parlez pas la langue arménienne, vous n'écrivez pas l'Arménien.

— Je ne connais pas l'Arménien, je peux dire quelques mots...

— Alors est-ce une maladresse. Ils auraient dû, vos parents, vous apprendre la langue ?

— En tout cas si je ne le sais pas, c'est en partie de ma faute probablement parce que finalement cela ne m'intéressait pas de l'apprendre à une certaine époque, mais c'est aussi qu'on ne me l'a pas apprise, bien entendu.

— Oui mais les jeunes Arméniens entre eux, les jeunes Arméniens d'aujourd'hui sont plus motivés peut-être que ceux de votre génération. Vous avez quel âge vous ?

— 36 ans.

— Et ceux qui ont maintenant 20 ans...

— Sont sûrement beaucoup plus motivés encore et c'est très bien, tant mieux.

— ... car sachant que je vous accueillais, j'ai reçu beaucoup de lettres et eux sont motivés, ils vivent leur réalité arménienne.

— Qui tant mieux parce qu'il faut bien que ce soit d'abord les Arméniens qui soient conscients du problème arménien et qui soient conscients de la réalité arménienne. Je crois que c'est un problème de degré d'assimilation et que ma génération représente l'aboutissement du processus d'assimilation, et que la génération après la mienne repart dans le sens inverse comme c'est d'ailleurs le cas dans tous les secteurs de la population finalement, c'est la génération de 68 qui repart dans l'autre sens avec beaucoup plus de lucidité peut-être.

— Mais prenons votre cas. Vous êtes marié depuis très peu de temps. Vous allez inventer une nouvelle génération, comment allez-vous parler à vos enfants ? Vous avez écrit, vous avez témoigné, vous avez cru bon de témoigner donc vous étiez poussés par une force, mais à vos enfants, vous allez leur raconter l'Arménie, vous allez leur faire apprendre l'Arménien ?

— D'abord, je pense que dans ma belle famille on parle l'Arménien, ma femme parle assez bien l'Arménien et elle a déjà commencé à m'apprendre quelques mots et il est certain que maintenant je suis pris dans un engrenage et que maintenant que j'ai écrit sur l'Arménie, il faut que je redevienne en grande partie Arménien et que donc j'apprenne la langue, ne serait-ce effectivement que pour la transmettre à mes enfants.

(à suivre)

# DIALOGUE . . . . .

— Qu'est-ce que tu bois ?  
 — Un raki.  
 — Quoi de neuf ?  
 — Pas grand chose, à part qu'actuellement à Hollywood, on tourne un nouveau film arménien.  
 — Ah ! oui, depuis quand ?  
 — Mais si, je t'en avais déjà parlé il y a au moins six mois.  
 — Je ne m'en rappelle pas.

— Tu sais que 50 % des actions de la Métro Goldwyn Mayer ont été achetées par des financiers arméniens américains dont les frères Bouchakian possèdent les principales actions, ils ont fondé la Hye Arts International Films qui produit du reste énormément de feuilletons pour la télévision.

Et bien actuellement, ils produisent un film entièrement arménien « Les fils de Sassoun », c'est un épisode des Arméniens de Sassoun et ce film comprend bien entendu énormément d'artistes américains et libanais d'origine arménienne.

Il y a en outre le célèbre chanteur libanais d'origine

arménienne qui remporte depuis très longtemps un très grand succès aux Etats-Unis aussi bien à New York qu'à Las Vegas. C'est à la fois une comédie musicale chantée, il y a John Soovajian, Mark Conrad, Jack Der Boghossian, Lana Wood, la sœur de Nathalie Wood la célèbre actrice de cinéma qui est aussi d'origine arménienne.

— Tu rigoles !

— Pas du tout, Nathalie Wood est d'origine arménienne et si je te le dis, c'est que c'est vrai, tu peux me croire, sa sœur cadette Lana chante aussi comme Nathalie.

Le film est dirigé par Sarkis Mouradian. Le seul ennui, c'est que la musique est de Mandoza Nava, Mandoza est un grand compositeur, il a écrit de très belles choses, mais si la musique était écrite par un Arménien, cela aurait donné plus de cachet, étant donné que c'est chanté en arménien.

J'espère que ce film sera diffusé en France sur une grande échelle, parce que les films arméniens en France on n'en voit pas

souvent, à part à Lyon tout dernièrement et encore fallait le savoir, aucun journal en a parlé, il n'y a que par l'intermédiaire de la communauté arménienne qui avait envoyé et distribué à la sortie de l'église des prospectus relatant la soirée. On n'est vraiment pas gâté.

— Non mais trêve de plaisanterie Nathalie Wood est arménienne.

— Je ne vais quand même pas te le répéter 500 fois, si je te le dis !

— Ouais ! mais on m'a tellement dit qu'un tel était Arménien et celui-ci aussi que je finis par douter puisqu'ils ne sont pas même arméniens.

— C'est ce que tout le monde raconte, mais ce qui est sûr, c'est que Manuel est arménien.

— Ça je le sais, mais on ne trouve aucun disque de lui en France. Et s'il a tellement de succès ce cela en Amérique comment se fait-il qu'on ne trouve pas de disque de lui ?

— Si on en trouve à Paris au Lido, aux Champs Elysées, aux sous-sols, il y a tout un choix de

disques arméniens enregistrés au Liban et aux Etats-Unis chantés en Arménien, en Anglais et autres par de grands chanteurs peu connus en France, mais célèbres chez eux. Au fait pour en revenir à notre film, il y a aussi un autre film en préparation « les 40 jours de Moussa-Dagh » avec Omar Sharif, le célèbre acteur. Ce film va retracer la guerre de 14/18 et les événements qui se sont passés à Moussa-Dagh. Ce film sera entièrement arménien, tourné à Hollywood avec des dialogues arméniens, mis en scène par des Arméniens avec encore des acteurs arméniens, ça c'est le projet, mais les préparatifs sont faits et des essais ont déjà commencé et le contrat est signé avec Omar Sharif, ce sera sûrement bon, il y a longtemps qu'un film sur les Arméniens aurait dû sortir.

— Ouais !

— Bon je te quitte, à la prochaine.

— Hé ! ramène-moi des bonnes nouvelles.

— D'accord.

CHARLEMAGNE

## QUAND LAMARTINE PARLE DES ARMENIENNES...

Quelque idée que j'eusse de la beauté des syriennes, quelque image que m'ait laissée dans l'esprit la beauté des femmes de Rome ou d'Athènes, la vue des femmes et des jeunes filles arméniennes de Damas a tout surpassé. Presque partout nous avons trouvé des figures que le pinceau européen n'a jamais tracées. Des yeux où la lumière serine de l'âme prend une couleur de sombre azur et jette des rayons de velours humides que je n'avais jamais vus briller dans des yeux de femmes, des traits d'une finesse et d'une pureté si exquise que la main la plus légère et la plus suave ne pourrait les imiter et une peau si transparente et en même temps si colorée de teintes savantes, que les teintes les plus délicates de la feuille de rose, ne pourraient en rendre la pâle fraîcheur.

Les dents, le sourire, le naturel moelleux des formes et des mouvements, le timbre clair, sonore, argentin de la voix, tout est en harmonie avec ces admirables apparitions. Elles causent avec grâce et une modestie retenue, mais sans embarras et comme accoutumées à l'admiration qu'elles inspirent. Elles paraissent conserver longtemps leur beauté, dans ce climat et dans une vie d'intérieur et de loisirs paisibles, où les passions factices de la société n'usent ni l'âme, ni le corps. Dans presque toutes les maisons où j'ai été admis, j'ai trouvé la mère

aussi belle que ses filles, quoique les filles paraissent avoir déjà de quinze à seize ans. Les costumes de ces femmes sont les plus élégants et les plus nobles que nous ayons encore admirés en Orient (la tête nue est chargée de cheveux, dont les tresses font plusieurs tours sur la tête et retombent en longues tresses (nattes des deux côtés du cou, et sur les épaules).

Je ne pouvais détacher mes yeux de ces ravissantes femmes. Nos visites et nos conversations se sont prolongées partout et je les ai trouvées aussi aimables que belles. Les usages de l'Europe, les costumes et les habitudes des femmes d'Occident ont été en général des sujets d'entretien.

Elles ne semblent rien envier à la vie de nos femmes, et quand on cause avec ces charmantes créatures, quand on trouve dans leur conversation, leurs manières cette grâce, ce naturel parfait, cette bienveillance, cette sérénité, cette paix d'esprit et de cœur qui se conservent si bien dans la vie de famille, on ne sait ce qu'elles pourraient envier à nos femmes du monde qui savent tout, excepté ce qui rend heureux dans l'intérieur d'une famille, et qui dilapident en peu d'années dans le mouvement tumultueux de nos sociétés, leur âme, leur beauté et leur vie.

Les femmes se voient entre elles. Elles ne sont pas séparées de la société des hommes, mais cette société se borne à quelques jeunes parents ou amis de la maison, parmi lesquels, en consultant leur inclination et les rapports de famille on choisit de très bonne heure un fiancé qui vient se mêler comme fils aux plaisirs de la famille.

(Extrait de « Voyage en Orient » de Lamartine)

# bulletin d'abonnement

à découper et à retourner à ARMENIA

2, place de Gueydan. 13120 Gardanne

Je désire recevoir 10 numéros d'Arménia pendant un an pour 40 Francs.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Ci-joint mon règlement, soit 40 francs, par chèque bancaire ou chèque postal, à l'ordre d'ARMENIA.

Abonnement de soutien : 100 Francs ; membre sympathisant : 200 Francs et plus  
 Membre bienfaiteur : 1.000 Francs et plus